

*rei intellectae in suo esse et le modus intelligendi rem ipsam.*¹

Si l'on néglige cette distinction, d'emblée l'avantage revient à l'être de raison alors que celui-ci réellement n'est rien. À ce compte, la généralité prédicale d'une part et la négation d'autre part deviennent principe des choses elles-mêmes; de sorte que plus elles sont vastes et indéterminées, plus elles auraient la nature de principe à l'égard de ces mêmes choses.

On en établit précisément un cas d'espèce en identifiant non-blanc du tout au tout avec les inférieurs auxquels il s'attribue. En effet, noir est non-blanc, de même que rouge est non-blanc, et il en est ainsi de n'importe quelle couleur, sauf de blanc. Et le fait que blanc devient non-blanc n'entraîne pas qu'il devienne rouge. Socrate étant non-blanc n'infère pas qu'il soit gris; de même que « être quadrupède mais non pas celui qui est cheval », ne fait ni éléphant ni chat. Le sujet d'une couleur n'est pas nécessairement ou blanc ou noir quand il peut être à la fois non-blanc et non-noir, tel rouge; mais il sera de toute nécessité ou blanc ou non-blanc, ou noir ou non-noir.

Que d'ailleurs on accorde un seul instant que blanc et non-blanc permettent un intermédiaire, comme blanc et noir en admettent, et aussitôt cette assimilation de la contradiction à la contrariété rend impossible le changement selon les contraires. Un moyen terme des contradictoires impliquerait en effet la négation d'un intermédiaire des contraires. Car où il y a un changement selon les contraires, toujours il y a changement par contradiction: ce qui de blanc devient noir, ou gris ou rouge, etc., devient dans tous les cas non-blanc. Si donc il y avait un intermédiaire entre blanc et non-blanc, ce qui est blanc ne pourrait jamais devenir ni gris ni noir, ni d'aucune autre couleur, puisque dans tous les cas il en serait non-blanc. Aussi bien, ce qui devient blanc, le devient de non-blanc, de sorte que rien ne pourrait non plus devenir blanc.

Certes, la négation réelle de blanc ne se fait pas sans que telle ou telle couleur ne s'ensuive, l'une ou l'autre faisant toujours « non-blanc », mais ce n'est pas non-blanc qui les rend soit tel ou tel non-blanc. Ainsi donc, encore que devenir non-blanc signifie une négation réelle de blanc et que non-blanc soit une négation déterminée, c'est-à-dire dans un genre donné, à savoir couleur, non-blanc s'oppose néanmoins à blanc, non pas à la façon d'un contraire ou d'un intermédiaire, mais s'y oppose d'une manière à la fois indivisible et immédiate. Aussi, l'affirmation « non-blanc devient », interprétée comme une réelle affirmation, serait en même temps et par rapport au même sujet, une négation réelle.²

CHAPITRE IX

Dialectique, science et religion

La tactique du marxisme à l'égard de la religion... n'est que la résultante directe et inéluctable du matérialisme dialectique.

V. I. LENINE.¹

La dialectique, nous l'avons vu, détermine les tactiques du prolétariat dans les luttes politiques et sociales. Elle établit aussi les règles du combat contre la religion. La pensée de Lénine est très nette sur ce point. Si certaines personnes, dira-t-il, s'étonnent de telle ou telle décision pratiquée de Marx, d'Engels et de lui-même contre la religion, si elles font des objections, ces objections « témoignent d'une incompréhension totale de la dialectique marxiste ». Le marxiste est matérialiste, c'est-à-dire ennemi de la religion; mais il est aussi « matérialiste dialectique », c'est-à-dire qu'il conduit la lutte contre la religion selon telle tactique plutôt que telle autre. Parce que dialectique, le marxisme « va plus loin » que l'ancien matérialisme des encyclopédistes et de Feuerbach, en ajoutant qu'« il faut savoir lutter contre la religion ».²

I. MARXISME ET RELIGION SONT INCOMPATIBLES

L'opposition à la religion constitue l'une des pièces essentielles du marxisme et s'inscrit au cœur même de la doctrine. À tel point que l'idée d'un État communiste, neutre à l'égard de la religion, équivaudrait à une contradiction effectivement réalisée dans les choses. Et c'en est précisément

1. SAINT THOMAS, *In I Metaph.*, lect. 10, no 166.

2. *Un Paradoxe du devenir: par contradiction, dans Laval théologique et philosophique*, Vol. XII, 1956, no 1, pp. 20-26.

1. Marx, Engels, marxisme, p. 230.
2. Cf. *ibid.*, pp. 232, 233, 236.

ment une que les communistes ne veulent pas admettre. Leur conception de l'homme nouveau, qui refuse absolument toute transcendance, qui ne veut tout devoir qu'à lui seul, entraîne rigoureusement et la négation théorique de Dieu et la lutte pour la suppression pratique de la religion.

De Marx à Khrouchtchev, les déclarations sont claires et nettes. Il est impossible de leur reprocher quelque ambiguïté. Les communistes se moquaient de nous avec mépris si nous allions négliger ces textes ou chercher à atténuer leur détermination et leur rigueur. Certains propagandistes essaient bien de les dissimuler pour surprendre, à l'occasion, la foi des bonnes gens. Ils vont même jusqu'à déclarer les héritiers de Rome, d'Athènes et de Bethléem. C'est de la propagande de bistrot et de foire foraine. Dès 1841, Marx déclarait: « La philosophie ne s'en cache pas. La profession de Prométhée: 'en un mot, je hais tous les dieux', est sa propre profession, le discours qu'elle tient et tiendra toujours contre tous les dieux du ciel et de la terre, qui ne reconnaissent pas la conscience humaine pour la plus haute divinité. Cette divinité ne souffre pas de rivale. »¹ Les chefs marxistes n'ont jamais prétendu avoir hérité quoi que ce soit de Bethléem. Certains socialistes et communistes français prenaient pour axiome que *le christianisme, c'est le communisme* et tentaient de prouver, par la Bible, que les premiers chrétiens vivaient en communauté. Engels commente comme suit leur attitude: « Mais tout ceci montre uniquement que ces braves gens ne sont pas les meilleurs chrétiens, quoiqu'ils s'estiment tels. Car s'ils l'étaient, ils connaîtraient mieux la Bible et découvriraient que, si quelques passages de la Bible peuvent être favorables au communisme, l'esprit général de cette doctrine lui est, néanmoins, totalement opposé, aussi bien qu'à toute mesure rationnelle. »²

Un siècle plus tard, en 1955, Khrouchtchev rappelait à des parlementaires français en visite à Moscou que plusieurs « serviteurs du culte » regrettent des décomotions pour leur action patriotique au cours de la dernière guerre. Toute fois, il les invitait à se garder d'une interprétation fausse.

de ce geste. « Il ne faudrait quand même pas, disait-il, en tirer la conclusion que les communistes ont changé d'opinion sur la religion: nous restons les athées que nous avons toujours été; nous faisons tout pour libérer cette portion du peuple qui la subit encore. »¹ La même année, E. I. Petrovsky écrivait dans la revue qui donne les directives officielles du régime en matière pédagogique:

L'école soviétique, en tant qu'instrument pour donner une éducation communiste aux générations à venir, ne peut pas, par principe, avoir d'autre attitude envers la religion que celle d'une lutte intransigeante. La base doctrinale de l'éducation communiste est, en effet, le marxisme, et celui-ci est l'ennemi irréductible de la religion. « Le marxisme est un matérialisme, a dit Lénine. En tant que tel, il est impitoyablement ennemi de la religion, comme le matérialisme des encyclopédistes du 18e siècle ou le matérialisme de Feuerbach ».²

Le premier et le second article du décalogue du *Komsomol* (Jeunesse communiste) enseignent que le clergé est l'ennemi le plus acharné de l'Etat communiste, qu'un bon communiste doit être un athée convaincu, que l'athéisme est inséparable du communisme et forme la base de la puissance soviétique. Pour établir et maintenir celle-ci, le parti communiste attache donc « une immense importance à la propagande de la seule conception du monde authentiquement scientifique ». Cette propagande « du marxisme-léninisme et de la science qui contribue grandement à faire disparaître les survivances religieuses, à former les Soviétiques dans l'esprit de l'athéisme, à les armer d'une conception scientifique du monde, est un moyen essentiel de l'éducation communiste ».³

Cette attitude du marxisme à l'égard de la religion rattache à quelques propositions fondamentales, dont la première affirme la suprématie absolue de l'homme. Marx l'avait formulée ainsi: la conscience humaine est la plus haute divinité, une divinité qui ne souffre pas de rivale. La critique de la religion rendra l'homme conscient de cette

¹ *Morceaux choisis*, p. 37.

² Cité par HENRI CHAMBRE, *De Karl Marx à Mao Tse-Tung*, p. 34.

³ *Petit Dictionnaire philosophique*, p. 169.

¹ Cité dans *Le Christ au monde*, Vol. I, no 3, 1956, p. 76.

² E. I. PETROVSKY, *L'éducation athée à l'école*, dans *Sovietskaja pedagogika*, 1955, no 5. Cité dans *Le Christ au monde*, Vol. I, no 6, 1956, p. 141.

situation et lui fera comprendre que « l'homme est l'être suprême pour l'homme ». ¹ En effet, « la critique de la religion désabuse l'homme, afin qu'il pense, agisse, façonne sa réalité, comme un homme désabusé, arrivé à la Raison, afin qu'il se meute autour de lui-même, de son véritable soleil. La religion n'est que le soleil illusoire qui se meut autour de l'homme, aussi longtemps qu'il ne se meut pas autour de lui-même ». ² L'idée que la grandeur et la dignité de l'homme découlent de sa création à l'image et à la ressemblance de Dieu répugne au marxiste. Il préfère sortir tout entier de l'imperfection et des ténèbres de la matière.

De là découle l'impossibilité très nette de réconcier l'homme marxiste avec la religion. Celle-ci reconnaît un être supérieur, dont l'homme dépend comme de son principe et de sa fin. Croire à une telle dépendance, c'est, pour le marxiste, se laisser dominer par une création de son cerveau. L'homme religieux est un être rabougrî, diminué, aliéné. Dans les nuées de son cerveau, dans un monde illusoire, il poursuit des images engendrées par sa misère. Il se donne un univers à lui, méconnait le véritable monde concret et la tâche qu'il doit y poursuivre. « L'homme fait la religion, la religion ne fait pas l'homme. Et en effet, la religion est la conscience et le sentiment de l'homme qui ne s'est pas encore trouvé ou qui s'est déjà perdu. » ³ Pour le sauver, il faut donc détruire ces aliénations. « La critique de la religion aboutit . . . à l'impératif catégorique de renverser toutes les relations sociales dans lesquelles l'homme est un être dégradé, asservi, abandonné, méprisable . . . ». ⁴ C'est la seule voie à suivre pour améliorer les conditions de la vie réelle.

La seconde proposition considère la religion comme une idéologie qui se développe à partir d'une infrastructure économique déterminée. Reflet de ces conditions économiques et sociales, elle n'a de soi ni être ni royaume.

1. *Morceaux choisis*, p. 223.

2. *Ibid.*, p. 222.

3. *Ibid.*, p. 221.

4. *Ibid.*, p. 223. Sur l'aliénation, voir CLIVEZ, *La Pensée de Karl Marx*, pp. 51-54, 83-85; HENRI LEGAULT, *La Critique marxiste de la religion*, dans *L'Art théologique et philosophique*, 1945, Vol. I, no 2, pp. 167-169.

« . . . Les êtres en dehors du temps et de l'espace créés par les clergés et nourris par l'imagination des foules ignorantes et opprimées, dit Lénine, ne sont que les produits d'une fantaisie maladive, les subterfuges de l'idéalisme philosophique, les mauvais produits d'un mauvais régime social. » ¹ Les changements qui se produisent dans la religion démontrent de modifications dans les rapports de classes. ² Si par hasard, dit Marx, l'on « veut parler de l'être de la religion, c'est-à-dire d'un fondement matériel de ce monstre », il ne faut pas « le chercher dans l'être de l'homme » ni dans les attributs de Dieu, mais dans le monde matériel trouvé par chaque degré de l'évolution religieuse. ³ Par suite, il faut expliquer la religion par les « conditions empiriques » et montrer

que des conditions définies d'industrie et de commerce sont nécessairement liées à une forme sociale définie, par suite à une forme politique définie et par suite à une forme définie de la conscience religieuse. Si Stirner avait examiné la véritable histoire du moyen-âge, il aurait pu trouver pourquoi la représentation que les chrétiens se faisaient du monde au moyen-âge prit justement cette forme et comment il se fit qu'elle en prit une autre par la suite; il aurait pu trouver que « le christianisme n'a pas du tout d'histoire » et que toutes les différentes formes sous lesquelles on le comprit à des époques différentes ne furent pas des « déterminations de soi-même » et des « développements ultérieurs de l'esprit religieux », mais furent amenées par des causes tout empiriques, soustraites à toute influence de l'esprit religieux. ⁴

« Opium pour le peuple », la religion sert à justifier et à conserver l'état social qui l'a engendrée. Elle empêche les classes opprimées de faire la révolution, en leur prêchant la résignation dans les maux présents et l'espoir d'une récompense pour leurs peines, dans une vie meilleure. En même temps, la religion, et en particulier le christianisme, fournit aux classes dirigeantes un instrument de domination en justifiant leur attitude à l'égard des opprimés. On connaît bien la diatribe de Marx contre les principes sociaux du christianisme qui auraient justifié l'esclavage antique, glorifié le servage médiéval et prêché « la lâcheté, le mépris de

1. *Materialisme et empiriocriticisme*, pp. 164-165.

2. EVELS, *Ludwig Feuerbach . . .*, p. 47.

3. *Idéologie allemande*, p. 120.

4. *Ibid.*, p. 109.

soi, l'abaissement, la servilité, l'humilité, bref, toutes les propriétés mêmes de la canaille ». ¹

Ainsi liée essentiellement aux conditions économiques et à la situation des classes dans la société, la religion ne possède aucune vérité éternelle, aucune valeur éternelle, aucune transcendance à l'égard des conditions sociales qui évoluent constamment. Tout grand bouleversement historique de ces conditions entraîne aussi le bouleversement des idées et des représentations des hommes, montrant par là la relativité et la contingence des idées religieuses. ² Par suite, la conclusion suivante s'impose: « La religion est vide en soi, ce n'est pas le ciel mais la terre qui la fait vivre, et avec la dissolution de la réalité absurde dont elle est la théorie, elle s'écroule d'elle-même. » ³

Parce qu'elle prêche la patience et l'humilité, parce qu'elle refuse de placer le bonheur de l'homme dans la possession des biens d'ici-bas, parce qu'elle semble justifier les injustices sociales, la religion reste le premier et le principal obstacle sur la voie de la révolution et du communisme. On comprend dès lors que Marx ait pu écrire: « La destruction de la religion, comme bonheur illusoire du peuple, est une exigence de son bonheur réel. Exiger le renoncement à ses illusions sur sa situation, c'est exiger le renoncement à une situation qui a besoin d'illusions. La critique de la religion est donc en germe la critique de la vallée de larmes dont la religion est l'auréole. » ⁴

II. SCIENCE ET RELIGION SONT INCOMPATIBLES

Les marxistes s'opposent donc à la religion parce qu'elle détournerait l'homme de lui-même, refléterait et soutiendrait des structures sociales périmées. Ils prétendent aussi — c'est une troisième proposition — la combattre à cause de son caractère antiscientifique. L'exposé et les textes choisis du chapitre III, sur l'utilisation de la science contre l'existence de Dieu, illustrent déjà largement ce point. Le lecteur voudra bien en tenir compte ici.

Parce qu'elle tourne l'homme vers un « soleil illusoire » et qu'elle repose sur des légendes et des fictions, la religion reflète une attitude d'esprit profondément antiscientifique. Les communistes tranchent le problème des relations entre la science et la religion par les formules les plus absolues, en même temps que les plus simplistes et les plus fausses. « La religion est l'ennemi mortel de la science, écrit le journal *Kommunist*. Elle érigé l'ignorance en piété, elle glorifie la pauvreté de l'esprit, elle inculque aux éléments attardés l'idée réactionnaire que plus on sait et plus on souffre. La religion enseigne à l'homme de ne croire ni à la science, ni à la pratique, ni à l'expérience, de se reposer sur la 'volonté sacrée' de Dieu... » ¹

En outre, les conclusions scientifiques ébranlent les dogmes religieux, comme celui de la création que la géologie aurait détruit. La religion cède constamment du terrain devant le progrès des sciences; les explications scientifiques remplacent rapidement les explications religieuses; les principes de la conservation et de la transformation de l'énergie, par exemple, comme les lois de Newton, montrent l'inutilité d'un créateur. La religion s'opposera donc et à la méthode et aux conclusions des sciences. Le texte de I. V. Petrovsky, reproduit ci-dessous, développe ces points. ² Les communistes ressassent constamment cette opposition, qu'ils déclarent radicale et absolue, entre l'esprit religieux et l'esprit scientifique, entre les vues religieuses et les vues scientifiques du monde. Un texte récent du journal *Kommunist* résume ainsi les principaux points de cette solidarisant opposition:

Les succès de l'astronomie par exemple démontrent clairement la fausseté des conceptions idéalistes du monde, de sa création par un dieu, de la finitude de l'univers, de sa fin inévitable. La physique, surtout la physique atomique, révélant la structure de la matière, les lois de son développement et de ses transformations, lève le voile du mystère sur beaucoup de ce qui est présenté par les gens d'église comme miraculeux, créé par Dieu. Les découvertes chimiques... montrent la puissance de l'homme, qui transforme la réalité en fonction de ses besoins et intérêts. La doctrine darwinienne et mitchourinienne, donnant aux hommes un

1. *Ibid.*, p. 220.
2. *Ibid.*, p. 128.
3. *Ibid.*, p. 220.
4. *Ibid.*, p. 222.

1. Reproduit dans *La Documentation catholique*, 12 déc. 1954, p. 1579.
2. Voir p. 380.

instrument pour transformer le monde végétal et animal, contribue à réfuter les fables religieuses sur l'immutabilité de la nature et l'origine divine de la vie. La physiologie de Pavlov, montrant les liens étroits entre l'activité psychique de l'organisme et les processus physiologiques, détruit les inventions touchant l'âme, son éternité et la vie d'autre-tombe.¹

Lénine entendait faire siennes les traditions du matérialisme du XVIII^e siècle et de Feuerbach, « incontestablement athée, résolument hostile à toute religion ».² Notre programme, disait-il, est tout entier édifié « sur une conception scientifique du monde, ou plus précisément sur une conception matérialiste. L'explication de notre programme inclut donc nécessairement l'explication des véritables origines historiques et économiques de l'obscurantisme religieux. »³ Staline pose en principe que le Parti ne peut pas être neutre par rapport à la religion. « Il mène campagne contre tous les préjugés religieux et de toute espèce, parce qu'il est pour la science et que la religion est un obstacle à la science ».⁴ Pour Khrouchtchev, dont nous reproduisons plus bas l'arrêté du 10 novembre 1954,⁵ le parti communiste ne peut pas prendre envers la religion une attitude neutre et indifférente, car la religion est une idéologie qui n'a rien de commun avec la science. Le Parti éduque donc les hommes « dans un esprit de conception scientifique et lutte contre l'idéologie religieuse, en tant qu'idéologie antiscientifique ». L'opposition essentielle de la science et de la religion est évidente pour le chef soviétique. Elle vient de ce que celle-ci, contrairement à la science, se fonde sur des légendes et des fictions, obscurcit la mentalité de l'homme, le vole à la passivité devant les forces de la nature et enchaîne son activité créatrice. Par suite, « la liquidation des préjugés religieux et plus spécialement du plus important d'entre eux — la croyance en Dieu — forme l'une des tâches de l'éducation communiste

du peuple soviétique ».¹ Cette tâche s'accomplira — toujours selon le jargon communiste — en dévoilant le caractère réactionnaire et antiscientifique de toute religion, en montrant l'opposition des conceptions religieuses à la seule conception scientifique du monde.

III. PLANS D'UNE LUTTE DIALECTIQUE

Pour obtenir de bons résultats, la lutte contre la religion devra s'effectuer sur le plus grand nombre possible de plans. « Il est indispensable, disait Lénine, de fournir à ces masses les matériaux les plus variés de propagande athée, de les initier aux faits pris dans les domaines les plus divers de la vie, de les aborder de toutes les manières pour les intéresser, les tirer de leur sommeil religieux, les secouer à fond par les moyens les plus divers, etc. »² Il faut cependant établir un ordre rationnel et bien déterminé entre ces plans. L'ancien matérialisme disait de lutter contre la religion; le nouveau, éclairé par la dialectique, dit: « il faut *savoir* lutter contre la religion ».³ La priorité n'appartiendra pas, indifféremment, à telle ou telle tactique. Certaines, mal choisies, ne feraien même que renforcer la position de l'adversaire. Par exemple, Engels reproche à Dühring de vouloir lancer les gendarmes à la poursuite de la religion et de l'aider ainsi à accéder au martyre et à prolonger sa vie.⁴

Pour être efficace, la lutte prendra la dialectique comme guide. Lénine y insiste. Par exemple, s'opposer au genre de tactique qui considère la lutte de classes comme excellent moyen de combat, c'est témoigner « d'une incompréhension totale de la dialectique marxiste ». Séparer propagande athéiste et lutte de classes, « c'est raisonner sur un mode qui n'est pas dialectique ». Lénine ajoute encore que le marxisme doit être matérialiste, c'est-à-dire ennemi de la religion, mais aussi dialectique, c'est-à-dire capable de conduire cette lutte d'après un programme réaliste et

1. Cité par Philippe SABANT, *Les Thèmes de la propagande antireligieuse en U.R.S.S.*, dans *Signes du temps*, février 1960, p. 8.

2. Marx, *Engels, marxisme*, p. 227.

3. Cité par *La Documentation catholique*, 7-21 sept. 1952, p. 1124.

4. *Ibid.*

5. Cf. p. 378.

1. Article « Dieu » dans *l'Encyclopédie bolchévique soviétique*, cité par WALLACE GURKIN, *Bolshevism, An Introduction to Soviet Communism*, University of Notre Dame Press, Indiana, 1952, p. 149.

2. Marx, *Engels, marxisme*, p. 469.

3. *Ibid.*, p. 230.

4. *Anti-Dühring*, p. 356.

concret. Quelle est donc cette tactique « profondément conséquente et mûrement réfléchie par Marx et Engels », tactique qui, sous des apparences de flottements parfois, « n'est que la résultante directe et inéluctable du matérialisme dialectique » ?¹

On connaît déjà la position du matérialisme historique, pour qui les idées religieuses d'une époque sont le mauvais produit de mauvaises conditions économiques et sociales. Le christianisme, dit Marx, se transforme avec chaque phase nouvelle de ces conditions. « Il est clair que tout grand bouleversement historique des conditions sociales amène aussi le bouleversement des idées, des représentations des hommes, de leurs représentations religieuses par conséquent. »² On devine immédiatement que, suivant ce principe, la lutte doit viser d'abord les racines sociales de la religion. « Toutes les formes, tous les produits de la Conscience ne doivent pas être dissous par une critique spirituelle... mais par le bouleversement pratique des rapports sociaux réels, dont ces illusions idéalistes découlent; ce n'est pas la critique, mais la révolution qui est la force motrice de l'histoire,— de la religion, de la philosophie et de toutes les autres théories. »³

Il ne suffit donc pas de se livrer à « une prédication idéologique abstraite » ni d'utiliser les livres de vulgarisation contre la religion. Bien qu'elles aient leur valeur, ces tactiques n'atteignent pas directement les racines de la religion, les mauvaises conditions sociales. Puisque le capital a engendré toutes sortes d'iniquités qui, à leur tour, ont engendré les idées religieuses, puisque la classe bourgeoise se sert de la religion pour perpétuer sa domination, il faudra chercher, tout d'abord, la destruction du régime capitaliste.⁴ La religion disparaîtra lorsque les structures économiques seront changées et que disparaîtra la classe sociale qui avait besoin de la religion pour assurer sa domination. « Etant donné, dit Engels, que nos idées juridiques, philosophiques et religieuses sont les produits plus ou moins directs des

conditions économiques régnant dans une société donnée, ces idées ne peuvent pas se maintenir éternellement une fois que ces conditions se sont complètement transformées. »¹ Il n'y aura plus de mauvaises conditions sociales pour produire ce mauvais effet, la religion. Ce progrès, affirme Khrouchtchev, est déjà réalisé en Russie. Il déclarait en 1954: « Actuellement, en raison de la victoire du socialisme et de la liquidation des classes exploitantes en U.R.S.S., les racines sociales de l'Eglise sont arrachées et la base sur laquelle s'appuyait l'Eglise est détruite. »²

La dialectique enseigne aussi, en vue d'une plus grande efficacité, à subordonner le combat contre la religion à la lutte concrète pour la construction du communisme. En effet, l'action sociale pratique contribue largement à faire déperir le sentiment religieux. Elle ne risque pas, comme la lutte politique contre la religion, comme son interdiction rigoureuse et brutale, d'égarer le prolétariat vers l'antécristianisme le plus superficiel et de « raffermir le cléricalisme militant des catholiques ». Travailler patiemment « à l'œuvre d'organisation et d'éducation du prolétariat, oeuvrer aboutissant au déperissement de la religion, au lieu de se jeter dans les aventureuses d'une guerre politique contre la religion », c'était, dit Lénine, l'exigence d'Engels à l'égard du parti ouvrier.³

Lénine reproche à ses adversaires de ne pas comprendre que « seule la lutte de classe des masses ouvrières, amenant les plus larges couches du prolétariat à pratiquer à fond l'action sociale, consciente et révolutionnaire, peut libérer en fait les masses opprimées du joug de la religion ». Le véritable dialecticien, tenant compte de l'ensemble de la situation, envisage le combat contre les sentiments religieux de façon concrète, « sur le terrain de la lutte de classe réellement en marche ». Cette lutte éduque les masses plus et mieux que toute autre tactique. Par exemple, le marxiste doit estimer le succès d'un mouvement gréviste comme plus important que la lutte antireligieuse. En

1. Marx, *Engels, marxisme*, pp. 232, 230.

2. Morceaux choisis, p. 128. Voir aussi *Idéologie allemande*, T. VII, pp. 252ss.

3. Morceaux choisis, pp. 80-81.

4. Voir le texte de Lénine, ci-dessous, p. 376.

1. *Etudes philosophiques*, p. 109.

2. Arrêté du 10 nov. 1954, cité par *La Documentation catholique*, 12 déc. 1954, p. 1575.

3. Marx, *Engels, marxisme*, pp. 228, 229.

effet, le progrès réel de la lutte de classes « amènera les ouvriers chrétiens à la social-démocratie et à l'athéisme cent fois mieux qu'un sermon athée pur et simple »¹. Toujours d'après Lénine,

séparer par une barrière absolue, infranchissable, la propagande théorique de l'athéisme, c'est-à-dire la destruction des croyances religieuses chez certaines couches du prolétariat d'avec le succès, la marche, les conditions de la lutte de classe de ces couches, c'est raisonner sur un mode qui n'est pas dialectique; c'est faire une barrière absolue de ce qui est une barrière mobile, relative, c'est rompre violemment ce qui est indissolublement lié à la réalité vivante.²

Mais pourquoi les communistes attachent-ils, pour la disparition des croyances religieuses, une si grande importance à la participation active des citoyens à la construction du communisme? C'est qu'ils voient dans cette oeuvre le moyen le plus efficace, la voie la plus courte vers une éducation qui fera dépérir la religion. En prenant part d'une manière pratique à la construction du communisme, les ouvriers « se rendent compte que ce ne sont ni des forces fantastiques, surnaturelles, ni dieu, mais eux-mêmes et les masses ouvrières qui créent l'histoire, transforment la société et la nature ». Dans cette oeuvre de transformation, les hommes « se convainquent clairement de la puissance de leur travail, de la puissance des masses populaires, conditites par le parti communiste ». Ils prennent confiance en eux-mêmes, s'approprient les conceptions scientifiques et se persuadent de la vérité de l'enseignement marxiste, base de l'action bolchéviste.³ Cette attitude d'esprit les amène à désirer leur libération des préjugés religieux.

Les communistes proclament que la base sociale de la religion est aujourd'hui disparue en Russie. Ils admettent toutefois que des sentiments religieux subsistent encore dans la conscience de beaucoup de gens. Ils expliquent ces survivances en disant que la force des habitudes et des préjugés est très grande, que la tâche de les éliminer est compliquée, que la conscience des gens ne change pas au

même rythme que les conditions économiques. Puis il y a l'influence néfaste de la propagande bourgeoise qui « utilise les fléaux de la nature comme les sécheresses, les mauvaises récoltes » pour maintenir les sentiments religieux.¹

Devant le temps qui presse et les survivances religieuses qui tardent à mourir d'elles-mêmes, la dialectique commande d'utiliser aussi d'autres moyens de lutte contre les restes de la foi. L'un d'eux consistera à mettre les travailleurs en contact avec toutes les formes de l'art et de la littérature capables de les éduquer dans un esprit antireligieux et qui « soumettent la religion et l'Eglise à une critique profonde et aiguë ».

La littérature classique et artistique russe depuis Radischchev, Pouschkin et Bielinski a répandu dans les masses l'idée de l'athéisme, dévoilé la structure capitaliste et le rôle réactionnaire de la religion et de l'Eglise au service d'un régime d'exploitation. . .

La littérature artistique soviétique et tout l'art soviétique ont non seulement prolongé la tradition athéiste de la littérature classique russe, mais ils ont encore renforcé son action d'éducation antireligieuse. Les publications de Maiakovski et du Pauvre Damien, de Maxime Gorki et de Séraphimovitch, d'Alexis Tolstoi et de Scholokhov, toute la littérature soviétique représente la source la plus riche de formes artistiques éduquant les lecteurs dans un esprit athée. Inspirée par les idées du marxisme, la littérature et l'art soviétiques, par leurs productions artistiques, font naître chez les travailleurs la confiance dans la puissance des forces du peuple, conduite par le parti communiste, le sentiment du rôle créateur des connaissances scientifiques qui ne laissent aucune place aux superstitions religieuses.²

Lénine demandait aux revues du matérialisme militant de mener « une propagande et une lutte athées inlassables. Il faut suivre attentivement toute la littérature appropriée dans toutes les langues, la traduire ou, tout au moins, donner des comptes rendus sur tout ce qui peut présenter une valeur quelconque dans ce domaine. » Il fait bien le conseil d'Engels qui recommandait aux chefs du prolétariat de traduire et de diffuser parmi le peuple la littérature militante des athées de la fin du XVIIIe siècle. Ces procédés,

1. Marx, Engels, marxisme, pp. 228, 233, 232.

2. Ibid., p. 232.

3. P. P. VOLKINE, *Les Superstitions religieuses et leur nuisance*, Moscou, 1951, cité dans *La Documentation catholique*, 7-21. sept. 1952, pp. 1133, 1134.

1. Ibid., p. 1132.

2. Ibid., p. 1136.

croit-il, sont beaucoup plus efficaces que « la voie directe d'une instruction purement marxiste ». ¹

Toutefois, le moyen sur lequel les marxistes comptent le plus dans leur lutte contre les survivances religieuses, c'est la propagande de l'athéisme au moyen de la science. La tactique marxiste consiste à poser un lien essentiel entre la science et l'athéisme. Cette attitude se traduit même dans le langage. Dans les textes communistes, surtout les plus récents, les deux termes sont presque toujours accolés. Des expressions comme « connaissances scientifiques et athées », « conceptions scientifiques et athées » et même l'adjectif composé « scientifco-athéiste » reviennent constamment.

Un article de la *Pravda* du 24 juillet 1954, qui jugeait insuffisante la propagande antireligieuse, résume bien les divers aspects de la question. Il commence par souligner que la liquidation des classes exploitative a changé radicalement « l'aspect spirituel du peuple soviétique ». Mais certains préjugés, et tout spécialement le préjugé religieux, « empoisonnent jusqu'à présent la conscience de nos gens et les empêchent de prendre une part active à la construction du communisme ». Le seul moyen d'y remédier, c'est de montrer plus de zèle et d'intensifier la propagande scientifique et athée.

Le parti communiste et l'Etat soviétique appliquent, en fait et systématiquement, les arrêtés de la Constitution de l'U.R.S.S. concernant la liberté de conscience. Pourtant, certaines organisations professionnelles du parti, ou les organisations de la jeunesse communiste, qui doivent effectuer parmi les masses un travail éducatif, interprètent, on se demande pourquoi, la liberté de conscience comme une liberté de propager des points de vue religieux, oubliant que leur devoir est d'éclairer ceux qui travaillent et d'étendre la propagande scientifique et athée. Et que signifie s'éloigner de la propagande des connaissances scientifiques et athées ? Cela signifie s'éloigner de la lutte entre la science et les superstitions, entre la lumière et les ténèbres. C'est justement en raison de cette attitude passive et « neutre » d'une série d'organisations que la propagande des connaissances scientifiques et athées s'est récemment affaiblie. Elle est surtout mal effectuée parmi la population rurale.

En de nombreux cas, cette propagande n'a pas un caractère militant, elle ne prend pas l'offensive et elle n'entre pas dans le cadre de la vie. ¹

Pour éduquer les jeunes dans un esprit véritablement scientifique et communiste, on utilisera « la large propagande des connaissances scientifiques et naturelles, la démonstration des résultats obtenus par la science soviétique, sa technique et sa culture ». L'article reproche ensuite aux organes de l'Education publique, aux instituteurs, aux organisations de la jeunesse communiste de ne pas comprendre leur devoir immédiat, c'est-à-dire, la lutte contre les préjugés religieux, « à l'aide d'explications scientifiques des phénomènes de la nature ». Il faut modifier cette attitude, intensifier « la propagande scientifique et athée », et lui imprimer un caractère de grande envergure.

L'arrêté de Khrouchtchev du 10 novembre de la même année (1954) avait pour but de rectifier les déviations apparaues dans la campagne déclenchée par la *Pravda*. L'auteur n'entend pas du tout l'arrêter, mais seulement la mieux orienter pour la rendre plus fructueuse. Des « erreurs grossières » ont été commises: erreurs consistant en « des attaques outrageantes contre le clergé et les croyants », attaques qui contribuent à augmenter leurs préjugés religieux; erreurs aussi dans le choix, comme propagandistes, de personnes « ignorant la science et les questions de propagande athée ».

Khrouchtchev rappelle ensuite que les racines sociales de la religion sont arrachées en Russie. « C'est pourquoi la lutte contre les préjugés religieux doit être considérée actuellement comme la lutte idéologique de la conception scientifique et matérialiste contre la conception antiscientifique religieuse ». Puis il revient sur l'idée que le parti communiste ne peut pas « assumer envers la religion une attitude neutre et indifférente, car la religion est une idéologie qui n'a rien de commun avec la science ». Il prétend montrer les différents aspects de cette opposition dans le passage que nous reproduisons ci-après. ² Cette opposition commande une lutte qui prendra pour base l'explication

1. Marx, Engels, marxisme, pp. 468-469.

2. Voir p. 378.

populaire des phénomènes de la vie, de la nature et de la société. Cette œuvre exige le choix de personnes très qualifiées, « capables d'expliquer d'une manière convaincante, et en partant du point de vue de la conception matérialiste, le caractère antiscientifique de la religion ».¹ Enfin, Khrouchtchev formule les directives suivantes : mettre à la base de la propagande scientifique et athée une explication populaire des phénomènes les plus importants de la vie, de la nature et de la société; expliquer également la structure de l'univers, l'origine de la vie et de l'homme sur la terre; utiliser les données de l'astronomie, de la biologie, de la physiologie, de la physique, de la chimie et des autres sciences qui confirment l'exactitude des conceptions matérialistes.

Cette lutte continue de croître en intensité. Toute l'Académie des Sciences est aujourd'hui mobilisée pour cette tâche. En avril 1959, son Présidium se réunissait pour examiner les points faibles de la propagande antireligieuse faite par ses instituts et les moyens de l'améliorer. On fonda alors un « Conseil scientifique » pour la coordination des travaux dans le domaine de l'athéisme et de la critique de la religion. En juin de la même année, l'Académie des Sciences et la Société pour la diffusion des connaissances politiques et scientifiques convoquaient à Moscou un congrès pour étudier l'athéisme scientifique. Il groupait environ 800 personnes : des représentants des différentes académies des sciences et des institutions d'enseignement supérieur, des conférenciers et des propagandistes de l'athéisme. Dans son compte rendu, *Questions de philosophie* note que la lutte contre la survie des idées religieuses, la formation d'une vision athée du monde et la propagande de l'athéisme scientifique occupent une place importante dans les travaux des humanistes et des savants soviétiques.

Le congrès porta beaucoup d'attention au problème des recherches sur l'athéisme et admis qu'on avait fait des progrès au cours des dernières années. On a vu croître le nombre et la variété des brochures, des livres et des organismes consacrés à cette question. La Faculté de Philo-

sophie de l'Université de Moscou et plusieurs instituts de l'Académie des Sciences ont créé des chaires d'athéisme. Une revue, *Science et religion*, se consacre à cette question. Les maisons d'édition ont préparé un personnel spécialisé dans la littérature athée. Tout cela montre que la propagation de l'athéisme scientifique s'est faite plus étendue et plus intense.

Toutefois, dit-on, il faut pousser plus avant, tout spécialement dans les travaux qui portent sur les raisons pour lesquelles les idées religieuses continuent de survivre. Il faut aussi, dans la tradition des classiques du marxisme-léninisme, produire des ouvrages de base dans le domaine de la critique de la religion, ainsi que des monographies sur ses racines sociales et gnoséologiques. Comme les théologiens insistent sur la compatibilité de la science et de la religion, l'Académie décide de publier un ouvrage en plusieurs volumes, qui s'intitulera *La Science contre la religion*. Ses rédacteurs seront choisis dans chacune des branches des sciences naturelles et des humanités. Ils utiliseront les grands développements des connaissances contemporaines pour démasquer les dogmes religieux.¹ Dans la même ligne de pensée, le nouveau programme du parti communiste (1961) contient le paragraphe que voici :

Le parti se sert des moyens de l'éducation idéologique pour réeduquer les gens dans l'esprit de la philosophie scientifique et matérialiste, pour en finir avec les préjugés religieux, tout en ne permettant pas d'insulter les sentiments de ceux qui ont la foi. On devra leur expliquer avec patience que les croyances religieuses manquent de base : elles tirent leur origine du fait que l'homme ignorait les forces élémentaires de la nature, était écrasé par l'oppression sociale, ne connaissait pas les véritables causes des phénomènes naturels contemporains qui trace une image de plus en plus parfaite du monde, augmente le pouvoir de l'homme sur les forces naturelles, et ne laisse pas de place aux inventions fantastiques de la religion au sujet des forces surnaturelles.²

1. D'après le compte rendu de *Questions de philosophie*, résumé par *The Current Digest of the Soviet Press*, 30 avril 1960, p. 36.

2. Cité par J. Ledru, *Sur le Front religieux*, dans *Relations*, oct. 1961, p. 266.

Quant à la façon de lutter contre la religion à partir de la science, nous en avons traité au chapitre III. En résumé, l'explication scientifique détruit la nécessité d'une cause extérieure au cosmos; le mode de procéder des savants témoigne de leur non-croyance en Dieu; tous les savants progressistes ont rejeté l'idée de Dieu; les réalisations scientifiques et techniques révèlent la grandeur et l'autonomie totale de l'homme. Le matérialisme dialectique, identifié à l'esprit scientifique et à une conception scientifique du monde, fait confiance à l'intelligence, à la méthode expérimentale et fournit à l'homme les moyens de réorganiser utilement le monde. Au contraire, la religion favorise la foi aveugle et les superstitions, essaie de limiter la sphère des connaissances scientifiques, mène la lutte contre la science authentique et reste impuissante devant le monde à transformer.

Parmi les autres moyens de lutte contre la religion, signa-
lons, en deux mots, la tactique qui consiste à embrigader les croyants dans des cercles d'étude et des associations qui poursuivent des tâches soi-disant patriotiques. Ce sont des façons, détournées et très habiles, d'en faire des agents de la propagande communiste. On vise aussi, en conformité avec la première loi de la dialectique marxiste, à susciter des divisions entre les différents groupes de croyants, comme entre les différents échelons de la hiérarchie religieuse. On profite du désarroi ainsi créé pour introduire dans l'organisation ecclésiastique des noyaux de dirigeants communistes et pour établir une église nationale.¹ Un chef communiste hongrois déclarait que l'Etat qui doit, pour un bout de temps encore, compter avec l'existence de l'Eglise, « se trouve obligé de déterminer sa politique de telle façon que les Eglises ne viennent pas se mettre en travers de la route qui conduit au socialisme, mais au contraire qu'elles appor-
tent leur aide dans la poursuite de ce but. C'est pourquoi la collaboration de l'Eglise et de l'Etat doit être établie sur la base solide de l'Etat et dans le cadre de celui-ci. »²

Enfin, les communistes ont largement utilisé les décrets gouvernementaux et la persécution.¹ Nous n'en traiterons pas ici. Notons seulement que le lourd dossier des persécutions religieuses en Russie, en Chine et dans les pays satellites révèle toute la distance qui sépare d'une part les faits, d'autre part les affirmations sur la nécessité de ne pas offenser les citoyens dans leurs croyances.² Lorsque Lénine déclare bon et moral tout ce qui aide la construction du communisme, lorsque les marxistes considèrent la religion comme l'un des principaux obstacles à cette construction, les principes sont déjà trouvés pour justifier à leurs yeux la persécution. Les actes religieux sont facilement considérés comme des délits politiques et jugés comme tels. L'homme religieux est un mauvais citoyen. C'est l'idée qui ressort de ce texte de la *Pravda*: « ...La lutte contre la religion s'identifie avec la formation de l'homme nouveau, citoyen de la société communiste. La religion, avec ses principes antisocratiques, avec sa morale qui travestit la réalité, fait obstacle à la formation de la société communiste, détourne une partie des êtres humains de leur participation active à notre grande cause. »³

C'est pour ces raisons que les Etats communistes, en dépit des conseils d'Engels, ont souvent lancé les gendarmes contre la religion. Ils ont bouleversé l'ordre que la dialectique matérialiste établissait entre les moyens de lutte. La persécution a accompagné les premiers pas de la révolution. On n'a pas attendu les résultats du déperissement « naturel » de la religion à la suite des changements économiques et sociaux. Il a fallu donner des coups de pince à la marche de l'histoire.

C'est à la lumière des idées exposées jusqu'ici qu'il faut juger des quelques libertés laissées au culte religieux dans

1. Voir les articles du Père LÉO-PAUL BOUSSA, sous le titre général *Tacticques communistes contre l'Eglise*, dans *Le Christ au monde*, années 1960-1961.

2. Cité par *Itinéraires*, déc. 1960, p. 73.

1. « L'article 122 du Code pénal de la République russe est toujours en vigueur, qui interdit l'enseignement religieux et limite même l'exercice du culte. Encore en vigueur également, l'article 124 de la Constitution soviétique qui reconnaît à l'athéisme seulement la liberté de propagande. Le monopole de la propagande et de l'éducation peuvent étouffer la religion tout aussi bien que la violence ouverte; l'agonie sera plus longue, mais le résultat sera identique. » *Osservatore Romano*, 11 sept. 1959.

2. Voir ALBERT GALTIER, *Le Communisme et l'Eglise catholique*, Paris, Fleurus, 1956; ANDRÉ JANY, *Les Tortures de la Chine*, Paris, Mignard, 1959.

3. Cité par *l'Osservatore Romano*, 11 sept. 1959.

les Etats communistes. Lorsque la lutte semble s'atténuer à tel moment sur tel point, il faut comprendre que ces tactiques concernent les moyens et qu'elles n'impliquent pas l'abandon du but final lui-même. Khrouchtchev nous a mis en garde contre une fausse interprétation de ses « politesses » à l'égard des croyants, tout comme Engels se moquait des chrétiens qui croyaient trouver dans la Bible des arguments en faveur du communisme.

IV. REMARQUES SUR LA DIALECTIQUE ANTIRELIGIEUSE

Terminons ce chapitre par quelques brèves remarques sur les idées qui motivent l'importance attachée à la transformation des conditions économiques et à la diffusion des connaissances scientifiques comme moyens de lutte contre la religion. La valeur des arguments dits « scientifiques » contre l'existence de Dieu a été examinée antérieurement.¹

Pour expliquer la naissance et le maintien des religions, le matérialisme historique s'en rapporte, en dernière analyse, aux conditions économiques et sociales, dont les idées religieuses seraient le produit et le reflet. Une telle origine conférerait aux religions les caractères d'un phénomène secondaire, contingent et provisoire. Elles ne posséderaient que des racines terrestres et seraient dépourvues de toute vérité éternelle et définitive. La nécessité inéluctable de leur disparition s'inscrirait dans l'évolution des structures économiques et sociales. Il n'y aurait plus, comme tactique de combat, qu'à accélérer le rythme de cette évolution.

Mais l'histoire confirme-t-elle ce point de vue ? Garde-t-elle le souvenir, par exemple, d'une révolution économique qui aurait précédé et déterminé l'apparition du christianisme en Judée ? Enseigne-t-elle que la naissance du matérialisme en Arabie fit suite à une modification notable des conditions économiques ? Marx considère le protestantisme comme la religion qui reflète le mieux le régime capitaliste. Toutefois, il prit naissance en Allemagne, à l'époque du féodalisme. En règle générale, il n'existe aucune corrélation nette entre telle religion et tel système économique et

social. Des pays en majorité catholiques ne possèdent pas de système de production notablement différent de celui des contrées en majorité protestantes. De même, le catholicisme fut accepté par des personnes vivant dans des conditions économiques aussi différentes que celles des pêcheurs de Galilée, des rois de France ou, aujourd'hui, de tel grand industriel. Signalons aussi la grande influence que les guerres de religion, à l'encontre des théories de Marx, ont exercé sur les conditions économiques et sociales en Europe, et plusieurs autres, amenant un économiste à conclure :

Une théorie qui voit dans le mode de production l'agent tout-puissant qui modèle une institution comme la religion peut difficilement se maintenir si nous pouvons découvrir, dans l'histoire du passé et du présent, une large preuve des faits suivants : que le même mode de production est associé à des religions de type différent; que le même type de religion est associé à différentes formes de production; et qu'un changement dans la religion peut se produire sans le concours d'un changement antérieur dans le mode de production.¹

L'histoire fournit cette large preuve. D'ailleurs, en parlant de religion, les communistes oublient de faire la distinction entre, d'une part, les dogmes qui forment sa base et son fondement, et, d'autre part, certaines coutumes et pratiques religieuses qui, n'étant pas des éléments essentiels, peuvent varier et évoluer suivant les conditions sociales et historiques particulières.

Khrouchtchev affirme bien que les racines sociales de la religion sont détruites en Russie. Toutefois, il est forcé de reconnaître que le sentiment religieux persiste toujours, en dépit des thèses du matérialisme historique. Ses déclarations répétées sur la nécessité d'une lutte plus pressante et plus habile contre la religion montrent que, après bientôt cinquante ans, l'abolition de la propriété privée des moyens de production, même avec l'aide de toutes les autres tactiques, n'a pas encore entraîné la disparition de la religion. Plusieurs auteurs, même des soviétiques, affirment non seulement la persistance mais même un renouveau du sentiment religieux en Russie.

1. Cf. pp. 152-162.

Les idées qui motivent les attaques contre la religion au nom de la science se résument dans l'affirmation qu'il existe une opposition radicale entre les deux et qu'elles s'excluent mutuellement l'une l'autre. Il n'est pas question d'examiner ici tout le problème des relations entre la science et la religion. Nous nous bornons à quelques remarques que le lecteur a dû faire lui-même en parcourant les pages précédentes et les textes choisis, et qui concernent surtout la façon dont les communistes abordent le problème.

Comment se fait-il que des hommes, auxquels la connaissance du matérialisme dialectique devait nécessairement conférer le véritable esprit scientifique, puissent tracer une telle caricature de la religion pour l'attaquer ensuite plus facilement ? Où trouve-t-on, dans tous ces textes, le respect de l'objet à étudier, la soumission aux faits, l'usage des distinctions nécessaires, l'humbleté et l'honnêteté qui caractérisent le vrai savant ? Au moment précis où ils adressent des louanges à l'esprit scientifique, les communistes s'en écartent manifestement, refusent de s'informer des faits les plus élémentaires, se laissent guider par la haine et tentent de faire passer de faux dogmes philosophiques pour des conclusions scientifiques. Au fond, cette utilisation délibérée du mensonge et de la caricature montre que les communistes se rendent compte de la faiblesse de leur position.

Ce mode de procéder s'explique parfaitement si l'on se reporte aux directives de Lénine, pour qui il faut parfois celer la vérité pour accomplir partout la tâche communiste et pour qui tout acte est moralement bon, du moment qu'il contribue à cette tâche. En outre, les communistes sont convaincus que le mépris représente la seule attitude convenable en face de la religion, puisqu'elle n'est que le produit de l'ignorance et de la misère, un débris qu'il faut balayer au plus tôt. Elle ne forme pas un objet d'étude qui mérite d'être considéré avec calme, rigueur et objectivité. Une doctrine tout entière orientée vers la production des biens matériels, vers le progrès de l'homme par ses seules forces, restera toujours incapable de comprendre le caractère surnaturel du christianisme, ou le sens d'une vie comme celle des grands mystiques, ou un texte comme celui

du Sermon sur la montagne. Les communistes vont même jusqu'à citer les passages de l'Écriture sur la sagesse de ce monde qui est une folie devant Dieu, sur les desseins de Dieu qui sont insondables, pour prouver que les textes sacrés préconisent l'ignorance et affirment que le monde est incompréhensible.

Ces positions de base conduisent, comme nous l'avons dit, à dresser une caricature de la religion et à négliger les distinctions nécessaires à la compréhension du problème. Ainsi, les textes cités ne font aucune distinction entre les différents éléments que l'on peut grouper sous le terme « religion ». Ils emploient ce terme à propos de choses aussi différentes que les dogmes qui constituent la base de la religion, les récits de la Bible où il ne faut pas chercher un exposé scientifique sur les origines de l'univers matériel, les opinions personnelles de tel théologien sur des questions qui n'appartiennent pas à l'essence de la foi, les coutumes et les pratiques religieuses particulières à telle époque ou à telle contrée, et même les superstitions, qui se rattachent à la religion en ce sens qu'elles en sont une déformation.

Avec les communistes, tous ces éléments, si différents soient-ils, sont mis sur le même pied, jugés de la même façon et condamnés avec le même mépris. Le caractère faux et nuisible des superstitions, le caractère contingent et transitoire de certaines coutumes sont attribués d'emblée aux éléments essentiels de la religion. Cette identification une fois faite, il devient facile de diriger contre ces derniers des critiques qui valent à bon droit contre les superstitions. On oublie que le christianisme n'a pas attendu le communisme pour lutter contre les déviations du sentiment religieux.

Le même procédé ou « sophisme de l'identification » commande l'attitude des communistes à l'égard de la science. Ils ne se soucient nullement de voir que les termes « science » et « scientifique » désignent souvent des réalités bien différentes, voire même disparates. Parmi ces réalités, distinguons les faits bien établis, les fondements de la science, qui demeurent stables en dépit de l'évolution des

théories; les théories qui évoluent et se modifient avec la découverte de nouveaux faits; certaines propositions scientifiques que leur créateur considérait comme des hypothèses, mais que des vulgarisateurs mal informés ou trop enthousiastes ont transformées en certitudes; certains faux dogmes philosophiques qui n'ont absolument rien de scientifique, si ce n'est du fait que le Parti les a déclarés tels. Le texte de Petrovsky contient d'excellents exemples de cette dernière catégorie. Ainsi, il affirme que la science part du principe qu'il n'y a que matière et mouvement. Cette pré-supposition n'appartient en rien au domaine de la science elle-même, mais au groupe de faux dogmes qu'on a imposés, par la force si nécessaire, aux savants soviétiques. La même critique vaut pour l'affirmation que « la science part du fait que la matière est incrée ». L'auteur se garde bien de nous dire où et comment ce fait a été observé. Il se contente de progresser dans l'incohérence et l'absurdité, allant du *principe* qu'il n'y a que matière au *fait* que la matière est incrée. Le procédé, toujours le même, se résume à considérer les déformations d'une idée comme faisant partie de ses aspects essentiels. On refuse de voir que les luttes du passé, comme celles que l'on tente de susciter dans le présent, mettaient et mettent en cause les aspects les moins « religieux » de la religion et les aspects les moins « scientifiques » de la science.

Les communistes répètent constamment que la science, dévoilant l'inconnu et le mystère, ébranle aussi la religion qui s'y appuie. Cette affirmation révèle une incapacité d'évaluer le sens du développement scientifique et les sentiments des savants. Elle témoigne d'un optimisme assez naïf, qui n'a pas dépassé les positions du scientisme à la fin du siècle dernier. En effet, à mesure qu'elles reculent les frontières de l'inconnu, les découvertes scientifiques révèlent de mieux en mieux l'ampleur de ce dernier. À supposer que l'existence de l'inconnu et le sentiment du mystère favorisent la religion, il faudrait en conclure que celle-ci reçoit un large appui de la science moderne.

La rengaine communiste la plus à la mode affirme que la religion détourne les hommes de l'étude des lois de la nature: « La science s'adresse à l'intelligence et donne, à

l'aide de preuves et en particulier par voie de vérification, des connaissances pratiques. La religion, au contraire, ne s'adresse qu'à une foi aveugle; elle est l'ennemie de l'intelligence et des preuves, à fortiori des preuves expérimentales. »¹ La charge est lourde, si lourde même qu'elle s'écrase sous son propre poids et tourne au ridicule. Pour nous en tenir à des « preuves expérimentales », notons seulement les faits historiques suivants. Un grand nombre de savants et de techniciens, d'hier et d'aujourd'hui, n'ont jamais cru que leur foi religieuse contrecarrait leur mentalité scientifique et leurs efforts pour formuler et utiliser les lois de la nature. D'autre part, un grand nombre d'hommes, doués d'une formation théologique, n'y ont vu aucun empêchement à consacrer leur vie aux recherches scientifiques, à utiliser la méthode scientifique avec autant de rigueur et de succès que leurs confrères agnostiques. Nous reproduisons à la fin du chapitre un texte d'un savant, Louis Lepinse-Ringuet, qui montre comment le travail scientifique est, de soi, éminemment compatible avec la qualité de chrétien et s'harmonise parfaitement avec elle.² On lira également des textes de Pie XII, sur les exigences fondamentales de la connaissance scientifique et sur la noblesse de la science, à laquelle « peu de biens peuvent se comparer... dans le perfectionnement de l'homme ».³

C'est également une caricature de la religion qui apparaît dans ces textes communistes selon lesquels les chrétiens chercheraient dans la Bible une révélation d'ordre scientifique. À partir de cette supposition, l'argumentation contre la religion au nom de la science devient très facile. Cette attitude révèle cependant une ignorance ou une mauvaise foi totales à l'égard de la position de l'Eglise. En effet, il y a tout de même des textes de saint Augustin et de saint Thomas, des encycliques, comme *Divino Afflante Spiritu*, et de nombreux documents qui établissent des normes d'interprétation de l'Ecriture sainte. Les communistes semblent tout ignorer de l'immense travail que des historiens, des exégètes et des théologiens ont accompli, sous la direction

1. Voir ci-dessous, p. 380.

2. Cf. p. 381.

3. Cf. pp. 384 ss.

de l'Eglise, pour arriver à mieux connaître et à mieux comprendre les textes sacrés.

La dialectique de la contradiction — ou la simple fourberie — inspire parfois aux chefs soviétiques de curieuses pirouettes sur la question de Dieu. Pendant un voyage aux Etats-Unis, Krouchtchев utilisait dans ses discours des allusions « aux frères dans le Christ » et au « Dieu qui est de notre côté ». Lénine avait déjà codifié cette tactique. « Il faut savoir... consentir à tous les sacrifices, user même — en cas de nécessité — de tous les stratagèmes, user de ruse, adopter des procédés illégaux... »¹ La leçon a été retenue.

Pour l'Allemagne, la critique de la religion est finie en substance. Or, la critique de la religion est la condition première de toute critique.

L'existence profane de l'erreur est compromise, dès que sa céleste *oratio pro artis et fociis* a été réfutée. L'homme qui, dans la réalité fantastique du ciel où il cherchait un surhomme, n'a trouvé que son propre reflet, ne sera plus tenté de ne trouver que sa propre apparence, le surhomme, là où il cherche et est forcé de chercher sa réalité véritable.

Le fondement de la critique religieuse est celui-ci: L'homme fait la religion, ce n'est pas la religion qui fait l'homme. La religion est en réalité la conscience et le sentiment propre de l'homme qui, ou bien ne s'est pas encore trouvé, ou bien s'est déjà perdu. Mais l'homme n'est pas un être abstrait, extérieur au monde réel. L'homme, c'est le monde de l'homme, l'Etat, la société. Cet Etat, cette société produisent la religion, une conscience erronée du monde, parce qu'ils constituent eux-mêmes un monde faux. La religion est la théorie générale de ce monde, son compendium encyclopédique, sa logique sous une forme populaire, son point d'honneur spiritualiste, son enthousiasme, sa sanction morale, son complément solennel, sa raison générale de consolation et de justification. C'est la réalisation fantastique de l'essence humaine, parce que l'essence humaine n'a pas de réalité véritable. La lutte contre la religion est donc par ricochet la lutte contre ce monde, dont la religion est l'arôme spirituel.

La misère religieuse est, d'une part, l'expression de la misère réelle, et, d'autre part, la protestation contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée par le malheur, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'une époque sans esprit. C'est l'opium du peuple.

Le véritable bonheur du peuple exige que la religion soit supprimée en tant que bonheur illusoire du peuple. Exiger qu'il soit renoncé aux illusions concernant notre propre situation, c'est exiger qu'il soit renoncé à une situation qui a besoin d'illusions. La critique de la religion est donc, en germe, la critique de cette vallée de larmes, dont la religion est l'au-

Textes choisis

L'HOMME FAIT LA RELIGION

KARL MARX

1. *La Maladie infantile du communisme*, p. 31.

La critique a effeuillé les fleurs imaginaires qui couvraient la chaîne, non pas pour que l'homme porte la chaîne prosaïque et désolante, mais pour qu'il secoue la chaîne et cueille la fleur vivante. La critique de la religion désillusionne l'homme, pour qu'il pense, agisse, forme sa réalité comme un homme devenu raisonnable, pour qu'il se meute autour de lui et par suite autour de son véritable soleil. La religion n'est que le soleil illusoire qui se meut autour de l'homme, tant qu'il ne se meut pas autour de lui-même.

L'histoire a donc la mission, une fois que la vie future de la vérité s'est évanouie, d'établir la vérité de la vie présente. Et la première tâche de la philosophie, qui est au service de l'histoire, consiste, une fois démasquée l'image sainte qui représentait la renonciation de l'homme à lui-même, à démasquer cette renonciation sous ses formes profanes. La critique du ciel se transforme ainsi en critique de la terre, la critique de la religion en critique du droit, la critique de la théologie en critique de la politique.¹

LA RELIGION COMME REFLET

FRIEDRICH ENGELS

On interdit la religion.

Or, toute religion n'est que le reflet fantastique, dans le cœur des hommes, des puissances extérieures qui dominent leur existence quotidienne, reflet dans lequel les puissances terrestres prennent la forme de puissances supra-terrestres. Dans les débuts de l'histoire, ce sont d'abord les puissances de la nature qui sont sujettes à ce reflet et qui dans la suite du développement passent, chez les différents peuples, par les personnifications les plus diverses et les plus variées... Mais bientôt, à côté des puissances naturelles, entrent en action aussi des puissances sociales, puissances qui se dressent en face des hommes, tout aussi étrangères et, au début, tout aussi inexplicables, et les dominent avec la même apparence de nécessité naturelle que les forces de la nature elles-mêmes. Les personnages fantastiques dans lesquels ne se reflétaient au début que les forces mystérieuses de la nature, rejoivent par là des attributs sociaux, deviennent les représentants de puissances historiques. À un stade plus avancé encore de l'évolution, l'ensemble des attributs naturels et sociaux des dieux nombreux est reporté sur un seul dieu tout-puissant, qui n'est lui-même à son tour que le reflet de l'homme abstrait. C'est

1. *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, dans *Oeuvres philosophiques*, Éditions Costes, T. I, pp. 83-85.

ainsi qu'est né le monothéisme, qui fut dans l'histoire le dernier produit de la philosophie grecque vulgaire à son déclin et trouva son incarnation toute prête dans le Dieu national exclusif des Juifs, Jésus. Sous cette figure commode, maniable et susceptible de s'adapter à tout, la religion peut subsister comme forme immédiate, c'est-à-dire sentimentale, de l'attitude des hommes par rapport aux puissances étrangères, naturelles et sociales, qui les dominent, tant que les hommes sont sous la domination de ces puissances. Or nous avons vu à maintes reprises que, dans la société bourgeoise actuelle, les hommes sont dominés par les rapports économiques créés par eux-mêmes, par les moyens de production produits par eux-mêmes, comme une puissance étrangère. La base effective de l'action réflexe religieuse subsiste donc et avec elle, le reflet religieux lui-même. Et même si l'économie bourgeoise permet de glisser un regard dans l'enchaînement causal de cette domination étrangère, cela ne change rien à l'affaire. L'économie bourgeoise ne peut ni empêcher les crises en général, ni protéger le capitaliste individuel des pertes, des dettes sans provision et de la faillite, ou l'ouvrier individuel, du chômage et de la misère. (Dieu, c'est-à-dire la domination étrangère du mode de production capitaliste). La simple connaissance, quand même bourgeoise, ne suffit pas pour soumettre des puissances sociales à la domination de la société. Il y faut avant tout un acte social. Et lorsque cet acte sera accompli, lorsque la société, par la prise de possession et le manement planifié de l'ensemble des moyens de production, se sera délivrée et aura délivré tous ses membres de la servitude où les tiennent présentement ces moyens de production produits par eux-mêmes, mais se dressant en face d'eux comme une puissance étrangère accablante; lorsque donc l'homme cessera de simplement proposer, mais aussi disposer, — c'est alors seulement que disparaîtra la dernière puissance étrangère qui se reflète encore dans la religion, et que par là disparaîtra le reflet religieux lui-même, pour la bonne raison qu'il n'y aura plus rien à refléter.

Au contraire, M. Dühring ne peut pas attendre que la religion meure de cette mort naturelle qui lui est promise. Il procède de façon plus radicale. Il est plus bismarckien que Bismarck; il décrète des lois de mai aggravées, non seulement contre le catholicisme, mais contre toute religion en général; il lance ses gendarmes de l'avenir à la poursuite de la religion et ainsi il l'aide à accéder au martyre et prolonge sa vie. Ou que nous regardions, c'est du socialisme spécifiquement prussien!¹

1. *Anni-Dühring*, pp. 355-356.

SAVOIR LUTTER CONTRE LA RELIGION

V. I. LENINE

La social-démocratie fait reposer toute sa conception sur le socialisme scientifique, c'est-à-dire sur le marxisme. La base philosophique du marxisme, ainsi que l'ont proclamé maintes fois Marx et Engels, est le matérialisme dialectique qui a pleinement fait siennes les traditions historiques du matérialisme du XVIIIe siècle en France et de Feuerbach (première moitié du XIXe siècle) en Allemagne, matérialisme incontestablement athée, résolument hostile à toute religion. Rappelons que tout l'*Anis-Dühring* d'Engels, dont le manuscrit a été lu par Marx, accuse le matérialiste et athée Dühring de manquer de fermeté idéologique dans son matérialisme, de ménager des biens à la religion et à la philosophie religieuse. Rappelons que dans son ouvrage sur Ludwig Feuerbach, Engels lui reproche d'avoir combattu la religion non pas dans le but de la détruire, mais dans celui de la repâtrer, d'inventer une religion nouvelle, « éllevée », etc. « La religion est l'opium du peuple ». Cette sentence de Marx constitue la pierre angulaire de toute la conception marxiste en matière de religion. Religions et églises modernes, organisations religieuses de toute sorte, le marxisme les considère toujours comme des organes de réaction bourgeoise, servant à défendre l'exploitation et à intoxiquer la classe ouvrière...

... Quiconque est tant soit peu capable d'envisager le marxisme de façon sérieuse, d'en méditer les principes philosophiques et l'expérience de la social-démocratie internationale, verra aisément que la tactique du marxisme à l'égard de la religion est profondément conséquente et intégralement réfléchie par Marx et Engels; que ce que les dilettantes ou les ignorants prennent pour des flottements n'est que la résultante directe et inéluctable du matérialisme dialectique. Ce serait une grosse erreur de croire que la « modération » apparente du marxisme à l'égard de la religion s'explique par des considérations dites « tactiques », comme le désir de « ne pas effrayer », etc. Au contraire, la ligne politique du marxisme, dans cette question également, est indissolublement liée à ses principes philosophiques.

Le marxisme est le matérialisme. À ce titre il est aussi implacablement hostile à la religion que le matérialisme des encyclopédistes du XVIIIe siècle ou le matérialisme de Feuerbach. Voilà qui est indéniable. Mais le matérialisme dialectique de Marx et d'Engels va plus loin que les encyclopédistes et Feuerbach, dans l'application de la philosophie matérialiste au domaine de l'histoire, au domaine des sciences sociales. Nous devons combattre la religion. C'est l'a b c de tout le matérialisme et, partant, du marxisme. Mais le marxisme

n'est pas un matérialisme qui s'en tient à l'a b c. Le marxisme va plus loin. Il dit: il faut *savoir* lutter contre la religion; or, pour cela, il faut expliquer, dans le sens *métaphysique*, la source de la foi et de la religion des masses. On ne doit pas confiner la lutte contre la religion dans une prédication idéologique abstraite; on ne doit pas la réduire à une prédication de cette nature; il faut lier cette lutte à la pratique concrète du mouvement de classe visant à faire disparaître les racines sociales de la religion. Pourquoi la religion se maintient-elle dans les couches arriérées du prolétariat des villes, dans les vastes couches du demi-prolétariat, ainsi que dans la masse des paysans? Par suite de l'ignorance du peuple, répond le progressiste bourgeois, le radical ou le matérialiste bourgeois. Et donc, à bas la religion, vive l'athéisme, la diffusion des idées athées est notre tâche principale. Les marxistes disent: c'est faux. Ce point de vue traduit l'idée d'une « lutte pour la culture pure », superficielle, bourgeoisement bornée. Un tel point de vue n'explique pas assez à fond, n'explique pas dans un sens matérialiste, mais dans un sens idéaliste, les racines de la religion. Dans les pays capitalistes actuels, ces racines sont surtout *sociales*. La dépression sociale des masses travailleuses, leur apparente impuissance totale devant les forces aveugles du capitalisme, qui causent, chaque jour et à toute heure, mille fois plus de souffrances horribles, de plus sauvages tourments aux travailleurs du rang, que les événements exceptionnels tels que guerres, tremblements de terre, etc., c'est là qu'il faut rechercher aujourd'hui les racines les plus profondes de la religion. « La peur a créé les dieux. » La peur devant la force aveugle du Capital, aveugle parce que ne pouvant être prévue des masses populaires, qui, à chaque instant de la vie du prolétariat et du petit patron, menace de lui apporter et lui apporte la ruine « subite », « inattendue », « accidentelle », qui cause sa perte, qui en fait un mendiant, un déclassé, une prostituée, le réduit à mourir de faim, voilà les *racines* de la religion moderne que le matérialiste doit avoir en vue, avant tout et par-dessus tout, s'il ne veut pas demeurer un matérialiste de classe préparatoire. Aucun livre de vulgarisation n'expurgera la religion des masses abruties par le bagné capitaliste, assujetties aux forces destructrices aveugles du capitalisme, aussi longtemps que ces masses n'auront pas appris à lutter de façon cohérente, organisée, systématique et consciente contre ces *racines* de la religion, contre le *règne* du Capital sous toutes ses formes.

Est-ce à dire que le livre de vulgarisation contre la religion soit nuisible ou inutile? Non. La conclusion qui s'impose est tout autre. C'est que la propagande athée de la social-démocratie doit être *subordonnée* à sa tâche fondamentale, à savoir: au développement de la lutte de classe des *masses* exploitées contre les exploitants.¹

1. Marx, Engels, marxisme, pp. 227-231.

LA PROPAGANDE ANTIRELIGIEUSE

NIKITA KHROUCHTCHEV

Actuellement, en raison de la victoire du socialisme et de la liquidation des classes exploitantes en U.R.S.S., les racines sociales de l'Eglise sont arrachées et la base sur laquelle s'appuyait l'Eglise est détruite. Les serviteurs de l'Eglise, dans leur majorité, comme en témoignent les faits, ont pris des positions loyales par rapport au gouvernement soviétique. C'est pourquoi la lutte contre les préjugés religieux doit être considérée actuellement comme la lutte idéologique de la conception scientifique et matérialiste contre la conception antiscientifique religieuse.

Si, par rapport à l'Etat, la religion est une affaire privée, et si, pour cette raison, l'Eglise est séparée de l'Etat, le parti communiste, qui s'appuie sur la seule conception scientifique qui soit juste, le marxisme-léninisme, et sa base théorique, le matérialisme dialectique, ne peut pourtant pas assumer envers la religion une attitude neutre et indifférente, car la religion est une idéologie qui n'a rien de commun avec la science.

Notre parti a toujours estimé et estime que c'est son absolue devoir de favoriser de toutes ses forces, et par tous les moyens en son pouvoir, le développement des sciences naturelles, techniques et sociales. Ce n'est qu'en se basant sur la science progressive actuelle qu'on peut entièrement exploiter les richesses de la nature dans l'intérêt de toute l'humanité. Ce n'est qu'en se basant sur les données de la science qu'on peut aboutir à un nouveau et grand progrès dans le développement de l'industrie et de l'économie agricole, garantir un développement ultérieur puissant des forces créatrices du pays, accroître la production du travail et, par cela même, élire sensiblement le bien-être matériel et le niveau culturel du peuple. En parlant de ces données, le parti communiste éduque les hommes soviétiques dans un esprit de conception scientifique et lutte contre l'idéologie religieuse, en tant qu'idéologie antiscientifique. L'opposition essentielle de la science et de la religion est évidente. Tandis que la science s'appuie sur les faits, sur les expériences scientifiques et sur les déductions strictement contrôlées et confirmées par la vie, la religion, quelle qu'elle soit, s'appuie seulement sur des légendes bibliques et autres, et sur des fictions. Les aboutissants scientifiques actuels, dans le domaine des connaissances naturelles et dans celui des sciences sociales, réfutent d'une manière convaincante les dogmes religieux. La science ne peut pas se concilier avec les conceptions fictives concernant la vie de la nature et de l'homme; c'est pourquoi science et religion sont incompatibles. La science aide l'humanité à comprendre toujours plus profondément.

ment les lois objectives du développement de la nature et de la société, elle aide à mettre les forces de la nature au service de l'homme, elle contribue à l'accroissement de la conscience sociale de l'homme et de sa culture. La religion au contraire obscurcit la mentalité de l'homme; en le vouant à la passivité devant les forces de la nature, elle enchaîne son activité créatrice et toute initiative.

En tenant compte de toutes ces données, le parti trouve indispensable d'effectuer une propagande scientifique et athée profonde et systématique, sans admettre cependant que les sentiments religieux des croyants et des serviteurs du culte puissent être outragés.

Le Comité central rappelle qu'il faut mettre à la base de la propagande scientifique et athée une explication populaire des phénomènes les plus importants de la vie, de la nature et de la société, des problèmes comme celui de la structure de l'univers, de l'origine de la vie et de l'homme sur la terre et des données de l'astronomie, de la biologie, de la physiologie, de la physique, de la chimie et des autres sciences qui confirment l'exactitude des points de vue matérialistes sur le développement de la nature et de la société.

Le Comité central du parti communiste de l'Union soviétique insiste sur le développement de la propagande scientifique et athée, et exige une attention très minutieuse quant à la sélection des conférenciers et des auteurs d'articles et de brochures sur des thèmes antireligieux. A ce travail, doivent être appelés exclusivement des cadres qualifiés au point de vue scientifique: des instituteurs, des professeurs d'écoles techniques et supérieures, des médecins, des spécialistes de l'économie agricole, des travailleurs de différentes organisations de recherches scientifiques, des hommes de lettres et des artistes et autres, capables d'expliquer d'une manière convaincante, et en partant du point de vue de la conception matérialiste, le caractère antiscientifique de la religion.

Le Comité central du parti communiste de l'Union soviétique estime que des résultats positifs dans le travail éducatif, en vue d'extirper les derniers vestiges des croyances religieuses, ne peuvent être atteints qu'à la condition que le niveau de tout notre travail culturel et éducatif au sein de la masse des travailleurs soit graduellement élevé, que l'activité des centres culturels, des clubs, des bibliothèques, des maisons du livre, des parcs de culture et de repos et autres organisations culturelles et éducatives soit sensiblement améliorée. C'est pourquoi il incombe aux organisations du parti, de l'Etat et des organisations sociales d'améliorer radicalement le travail culturel et éducatif parmi la population et d'atteindre ainsi une élévation graduelle du niveau culturel des travailleurs.¹

¹. Reproduit de *La Documentation catholique* du 12 décembre 1954, pp. 1575-1578.

COMBATTRE LA RELIGION AU NOM DE LA SCIENCE

E. I. PETROVSKY

La seconde position fondamentale du travail éducatif scientifique-athée consiste à démasquer systématiquement le mensonge, le caractère antiscientifique de la conception religieuse du monde.

En expliquant aux élèves tels ou tels phénomènes de la nature, de la vie sociale ou de la conscience humaine, les instituteurs doivent profiter de toutes les occasions pour expliquer le mensonge, le caractère antiscientifique de la conception religieuse du monde. Il est indispensable, en fin de compte, de montrer clairement aux élèves, que « toute religion est quelque chose de contraire à la science », et qu'elle la contredit en tout.

La science est apparue par suite des exigences de la lutte de l'homme avec la nature; la religion est apparue par suite du sentiment d'impuissance et de peur en face d'elle.

La science connaît les lois objectives du monde réel et, de ce fait, elle donne à l'homme la possibilité de réorganiser utilement ce monde. La religion au contraire infuse à l'homme une foi aveugle en des forces surnaturelles irréelles, dont soi-disant dépendent tout le monde et l'homme lui-même; elle le détourne de la connaissance du monde et le rend esclave des forces extérieures.

La science part du principe que, dans le monde, il n'existe rien d'autre que la matière et son mouvement. La religion, au contraire, part de la notion que, en dehors du monde matériel, il existe un monde immatériel, spirituel, surnaturel, sans commencement et qui détermine le monde matériel.

La science part du fait que la matière est éternelle, incrément et indestructible. La religion au contraire part de ce que la matière a été créée à un moment donné par des forces spirituelles (lieu) et qu'elle peut être détruite par elles à n'importe quel moment.

La science part du principe que, dans le monde, tout change, et, de plus, que ce changement est objectivement présent à la nature même des objets et des phénomènes qui changent. La religion au contraire prétend que, dans le monde, tout en soi est qualitativement inchangéable et que les changements qualitatifs ne peuvent se produire que suivant la volonté des forces surnaturelles.

La science part de ce que, dans le monde, tout est objectivement lié, régulièrement conditionné; c'est pourquoi, elle rejette

la possibilité du miracle. La religion, au contraire, part toujours de l'admission du miracle.

La science admet comme point de départ que tout dans le monde est connaissable, et que la connaissance humaine n'a pas de limite. Quant à la religion, ou bien elle nie complètement qu'il soit possible à l'homme de connaître le monde réel, ou bien elle ne reconnaît à la connaissance humaine que des possibilités limitées.

La science s'adresse à l'intelligence et donne, à l'aide de preuves et en particulier par voie de vérification, des connaissances scientifiques pratiques. La religion, au contraire, ne s'adresse qu'à une foi aveugle; elle est l'ennemie de l'intelligence et des preuves, à fortiori des preuves expérimentales.

Les livres « saints » de toutes les religions enseignent une profonde haine envers la connaissance, l'intelligence, les investigations de l'esprit humain. Ils préconisent partout, au contraire, l'ignorance, la pauvreté, et l'indigence d'esprit.

« La sagesse de ce monde est une folie devant Dieu... », est-il dit dans « les Actes des Apôtres »...

En expliquant systématiquement aux élèves le mensonge et le caractère antiscientifique des conceptions religieuses sur le monde, il est indispensable, partout où la matière étudiée le permet, de leur montrer comment la religion a gêné le développement de la science et comment, sous son étendard, la réaction cléricale et laïque a lutté (et continue à lutter) contre la science authentique et ses meilleurs représentants.

L'histoire, la physique, la chimie, la biologie et surtout l'astronomie donnent pour cela une abondante matière de faits qui se graveront dans la mémoire.¹

L'ATOMISTE ET LE CROYANT

LOUIS LEPRINCE-RINGUET

Peu à peu on a réussi à extraire des métaux, à réaliser des constructions, à fabriquer des ponts, puis l'industrie a progressé, aspirant de plus en plus d'hommes à une cadence parfois très rapide. Les machines apparaissent ensuite avec leurs applications à la locomotion, à la traversée des mers, à la conquête de l'air, à la fabrication d'une quantité toujours grandissante de produits. Les grandes synthèses ont réalisé des multitudes de substances nouvelles; on est parvenu à

¹. Texte reproduit dans *Le Christ au monde*, Vol. I, n° 6, 1956, pp. 152-154.

construire des appareils d'une étonnante précision et d'une efficacité surprenante. Tout cela engage un nombre croissant d'hommes dans une réalisation qui devient de jour en jour nécessairement plus complexe et plus riche.

Ce développement en lui-même est bon et conforme aux vues chrétiennes; il nous est certainement demandé à tous de mettre en jeu toutes nos virtualités, non seulement pour débrouiller l'extraordinaire richesse de la nature, mais afin d'en prendre possession et de l'utiliser. Comment s'étonner alors de voir cet ensemble immense apparaître de plus en plus difficile à saisir et d'envisager pour chaque individu, qui ne peut tout embrasser, une spécialisation croissante avec l'âge de la connaissance. Le chrétien n'aura pas de regret devant ces lois normales de la nature; les nouvelles conditions de travail auxquelles il apportera son acceptation confiante lui sembleront comme nécessaires et correspondant à l'évolution du monde dans la bonne direction. Le chercheur chrétien ne sera pas en défiance à priori; il sait qu'il ne lui servirait à rien d'être comme un émigré devant le mouvement scientifique et de se tenir en dehors, tout comme il serait vain de gémir sur le développement des grandes usines et la suppression des petits ateliers.

Ce regret platonique risquerait surtout de rendre malheureux ceux qui s'y laisseraient aller. Le christianisme demande à ses adeptes d'être des fermens au milieu de leurs frères. La participation à la vie de la science et des techniques leur permet de mieux comprendre la pensée des hommes engagés dans ce mouvement, d'en saisir les aspirations, de réfléchir à la façon de les satisfaire, de distinguer avec sagesse celles qui sont bonnes et celles qui sont mauvaises. Une telle sagesse ne peut guère s'accorder si l'on n'est pas soi-même dans la course, elle ne peut se définir à partir d'un autre monde, statique et apeuré, un monde où le regret et l'amertume prédominaient.

La parabole des talents se présente souvent à l'esprit du chercheur chrétien. Le don de Dieu, tout ce qui est déposé comme un germe possible dans son intelligence et dans son cœur, doit être développé; aussi la longue ascèse qui, de jeune étudiant inexpérimenté doit le transformer en chercheur accompli, lui apparaît comme très heureuse; toutes ses virtualités pourront se transformer en qualités réelles et les vertus les plus diverses, d'apparence parfois contradictoires, s'harmoniseront dans un bel équilibre s'il devient un chercheur de valeur. Il n'est pas recommandé de laisser dormir les dons que l'on peut accroître. Un chrétien qui aurait l'étoffe d'un grand savant et qui resterait humblement balayeur des rues serait, Certes, il existe beaucoup d'autres domaines que celui de la science où le chrétien peut développer tout un ensemble d'heu-

reuses qualités et parvenir à une forme d'équilibre également belle; aucune d'entre elles ne possède l'exclusivité, mais celle offerte au chercheur est à coup sûr parfaitement valable.

Ce dernier ne peut réussir que s'il manifeste une attitude particulière que nous avons déjà décrite. Elle est caractérisée par l'humilité profonde en face du fait scientifique, par un esprit d'accueil, de bienveillance, une attention particulière à tous les signes que l'expérience peut présenter. Tous les chercheurs, quelle que soit leur pensée philosophique et religieuse, doivent nécessairement posséder cet état d'esprit s'ils veulent découvrir. Pour le chrétien, n'est-elle pas le comble, l'aboutissement normal de celle qui lui est proposée pour l'ensemble de son existence. Au milieu des autres hommes, ses frères, le vrai chrétien est humble, attentif et bienveillant; c'est l'image de Dieu qu'il recherche en toutes circonstances. Il sait que ces qualités s'acquièrent par un long apprentissage et qu'elles sont des conditions d'équilibre et de grandeur pour son existence d'homme. La beauté de la recherche lui paraît tenir en partie à ce qu'elle développe harmonieusement ses possibilités humaines.

Mais si le chrétien se sent parfaitement à l'aise dans le mouvement scientifique, comment expliquer de sa part une adhésion à des dogmes et à tout un corps de doctrine? N'est-ce pas une attitude spécifiquement antiscientifique? Nous ne le croyons pas. La science a son domaine, qu'il faut considérer avec le plus grand sérieux et respecter profondément et nous devons jouer le jeu selon toutes ses règles. Mais l'opinion philosophique est bien autre chose, elle se situe sur un plan tout différent. Le chercheur n'est pas qualifié en général pour manier la philosophie, encore moins la théologie. Il n'en possède ni les méthodes ni le vocabulaire, mais il comprend facilement que la science n'a pas apporté, malgré ses éclatants progrès et ses extraordinaires développements, d'éléments de réponse aux grandes questions que pose la réflexion depuis que l'homme existe. Si elle est capable de modifier notre comportement général, voire les réactions de notre cerveau, elle ne nous apprend pas ce que nous sommes venus faire sur la terre, elle ne nous impose pas une philosophie du pessimisme ou de l'optimisme; elle laisse toutes ces options ouvertes parce qu'elle n'intervient pas avec elles, tout au moins en première approximation au sens scientifique du terme. Alors même que nous rions promener notre angoisse dans la lune, notre angoisse resterait la même.

Ainsi la grande beauté de la doctrine chrétienne, si parfaitement humaine, permettant à chacun de se développer dans quelque condition qu'il se trouve et d'atteindre un sommet de valeur spirituelle, assurant la communion des vivants et des

morts, la fraternité sous sa forme la plus intégrale, correspond à un choix sur un plan tout différent de celui de la science. Cette option apparaît comme raisonnable au chercheur chrétien.¹

PAROLES À DES SAVANTS

PIE XII

Il est évident que, aujourd'hui plus que jamais, le monde est pris d'une fringale de savoir; non plus comme jadis, aux âges injustement taxés d'ignorance, où chacun, pourtant, avait le désir d'acquérir, aussi profonde que possible, avec la connaissance des choses nécessaires à la vie dignement honnête d'ici bas et au salut éternel, la compétence propre à son art ou à son métier. Aujourd'hui, chacun veut ou prétend tout savoir, en se contentant toutefois d'une teinture superficielle des questions les plus disparates, juste de quoi en faire vaniteusement étalage. Cette curiosité est-elle un bien? est-elle un mal? Qu'elle soit l'un ou l'autre, elle est un fait et ce fait domine la mentalité du peuple. Il est dangereux tant qu'on voudra, et tristement ridicule, de vouloir, sans notions préalables, sans préparation, se jeter sur toute pâture intellectuelle de philosophie, de sociologie ou d'économie, de sciences physiques, chimiques ou biologiques. Mais, encore une fois, c'est un fait; il s'impose et, en s'imposant, il vous dicte votre mission et votre devoir. Cette manie de paraître tout savoir, trop de hâbleurs sont disposés à la flatter et à la satisfaire à peu de frais pour eux, au grand dam de leurs auditeurs et de leurs lecteurs. Il n'y a qu'un remède: répondre au besoin et à l'appel des intelligences, en leur donnant, en leur accommodant, une nourriture saine, substantielle, qui les dégoûte des breuvages capiteux et des mets frelatés. La est la difficulté, mais là est la beauté, la grandeur de votre rôle... Bien plus ardue et multiple est votre tâche: acquérir, étendre, approfondir, faire progresser la science qui est votre compétence, en vous tenant au courant de ses contacts et interférences avec les autres branches du savoir; et puis, pour ainsi dire, la monnayer afin de la mettre à la portée des esprits et qu'elle soit acceptée volontiers, assimilée par eux, et surtout qu'elle soit éclairante et nourrissante.

*

De quoi servirait à l'humanité en général une science obscurément ensevelie dans les livres au pages à peine coupées ou feuillettées seulement par quelques rares initiés? Et de quoi

servirait, d'autre part, une littérature qui ne serait plus qu'un amusement, qu'un passe-temps, qu'un divertissement de dilettante sans apporter à l'intelligence une lumière nouvelle, à la volonté une impulsion plus puissante, au cœur une flamme plus ardente, à la vie un idéal qui ne soit pas un vain mirage, mais un but et une raison de vivre?... Qu'est en effet le savant, l'écrivain, le maître, l'orateur, l'intellectuel à quelque titre, sinon, dans une mesure plus ou moins haute, en quelque sorte, « *homo missus a Deo... ut testimonium perhibeat de lumine: un homme envoyé de Dieu... pour témoigner de la Lumière.* » (J. o. 1, 7-8). Pénétré du sentiment de cette dignité dont Dieu l'a revêtu, il doit l'être aussi de respect. Respect avant tout envers la Lumière Éternelle, dont il a reçu le mandat de projeter les reflets sur toute la création. Mais, par conséquent, respect envers la science elle-même, c'est-à-dire envers la vérité, qu'il ne doit jamais, par intérêt ou par passion, par timidité ou par vaine ostination, altérer, mutiler, ni discréder, en donnant pour certitude ce qui n'est qu'hypothèse ou probabilité. Respect, ajoutons-Nous, envers la langue, appelée à revêtir la vérité d'un manteau de lumière et de beauté.

*

[*Parmi ces qualités morales*]. Nous soulignerons volontiers la ténacité. Qui dira le courage et la persévérance du savant appliquée durant des dizaines d'années à une même recherche, se heurtant à d'invisibles obstacles, éprouvant ses ressources à l'invention de nouveaux procédés d'investigation, plus précis et plus rapides, à l'affût du détail infime qui renferme la clef du problème et semble se jouer de ses ruses les plus raffinées. Tous les grands savants l'ont éprouvé et plus d'un l'a répété avec force: telle ou telle réussite est le fruit de longs efforts systématiques et d'une infinite patience. Si le hasard vient parfois à avancer l'heure de la découverte, il n'en est jamais qu'un facteur tout à fait secondaire, car il ne suffit pas de voir, il faut encore comprendre la portée du phénomène observé et en tirer tout le parti possible. Aussi, soucieux des développements ultérieurs de votre science, et des services précieux qu'elle peut encore rendre aux hommes, vous ne cédezrez pas aux tentations de facilité, à la fatigue, au découragement. Il est incontestablement plus aisé d'affirmer sans preuves suffisantes, que d'avouer l'état encore hypothétique de telle connaissance ou d'organiser à grand peine une expérience décisive.

*

Vous saurez aussi accepter la vérité d'où qu'elle vienne, même si elle condamne vos propres hypothèses. La modestie du vrai savant ne manque jamais de susciter l'admiration et garantit plus que beaucoup d'autres facteurs le succès de son travail.

1. *Des Atomes et des hommes*, Paris, Fayard, 1957, pp. 175-178.

Cette soumission au réel le préservera de l'étroitesse d'esprit, si affligeante chez un homme consacré aux travaux intellectuels et lui permettra d'accepter les limites de sa spécialité, et par le fait même de les dépasser.

★

Les exigences fondamentales de la connaissance scientifique sont la vérité et la véracité. La vérité doit s'entendre comme l'accord du jugement de l'homme avec la réalité de l'être et de l'action des choses elles-mêmes, par opposition avec les représentations et les idées que l'esprit y introduit. Il régnait et il règne encore aujourd'hui une conception, selon laquelle le message que la réalité objective donne d'elle-même pénètre dans l'esprit comme à travers une lentille et, en cours de route, se modifie qualitativement et quantitativement. On parle, en ce cas, de pensée dynamique, qui imprime sa forme à l'objet, par opposition à la pensée statique qui le reflète simplement, à moins que, par principe, on ne prétende que la première est le seul type possible de connaissance humaine. La vérité serait alors en fin de compte l'accord de la pensée personnelle avec l'opinion publique ou scientifique du moment.

La pensée de tous les temps, basée sur la saine raison, et la pensée chrétienne en particulier sont conscientes de devoir maintenir le principe essentiel: la vérité est l'accord du jugement avec l'être des choses déterminé en lui-même — sans devoir hésiter pour cela ce qui, dans la conception de la vérité citée plus haut et erronée dans son ensemble, est en partie justifiable...

Vos écrits Nous permettent de supposer que vous êtes d'accord avec Notre conception de la vérité. Vous voulez dans vos recherches atteindre la vérité et vous fonder sur elle pour tirer vos conclusions et battir vos systèmes. Vous admettez donc qu'il y a des faits objectifs, et que la science a la possibilité et l'intention de comprendre ces faits, non d'élaborer des phantasmes purement subjectifs.

La distinction entre les faits certains et leur interprétation ou leur systématisation est aussi fondamentale pour le chercheur que la définition de la vérité. Le fait est toujours vrai, parce qu'il ne peut y avoir d'erreur ontologique. Mais il n'en va pas ainsi sans plus dans son élaboration scientifique. Ici, on court le danger de formuler des conclusions prématurées et de commettre des erreurs de jugement.

Tout cela impose le respect des faits et de l'ensemble des faits, la prudence dans l'énonciation des propositions scientifiques, la sobriété du jugement scientifique, la modestie si appréciée chez le savant et qui inspire la conscience des limites du savoir humain; cela favorise l'ouverture d'esprit et la docilité du véritable homme de science bien éloigné de tenir

à ses propres idées, quand elles s'avèrent insuffisamment fondées et, finalement, cela conduit à examiner sans parti pris les opinions d'autrui et à les juger.

Quand on possède cette disposition d'âme, au respect de la vérité s'unit tout naturellement la véracité, c'est-à-dire l'accord entre les convictions personnelles et les positions scientifiques exprimées par la parole et l'écrit.

L'exigence de vérité et de véracité appelle encore une observation à propos de la connaissance scientifique: il est rare qu'une seule science s'occupe d'un objet déterminé. Elles sont souvent plusieurs, qui le traitent chacune sous un aspect différent. Si leur enquête est correcte, la contradiction entre leurs résultats est impossible, car cela supposerait une contradiction dans la réalité ontologique. Or la réalité ne peut se contredire. Si malgré tout il surgit des contradictions, elles peuvent résulter que d'une observation fautive ou de l'interprétation erronée d'une observation exacte, ou encore du fait que le chercheur, dépassant les limites de sa spécialité, s'est avancé sur un terrain qu'il ne connaît pas. Nous pensons que cette indication aussi s'impose avec évidence à toutes les sciences.

★

Il n'est pas possible d'étudier attentivement la nature sans découvrir sans cesse, dans sa fécondité inépuisable, dans la complexité et la délicatesse des êtres même les plus humbles, dans l'ordonnance totale des différentes espèces végétales et animales et leur relation à l'homme, un reflet, voilé sans doute, mais toujours perceptible, de la perfection du Créateur.

★

Ce qui, par ailleurs, frappe le plus, quand on se place devant le tableau du Cosmos, à peine esquisssé ci-dessus — et qui est le fruit de longues et laborieuses investigations non d'un homme, mais de générations entières de chercheurs appartenant aux nations les plus diverses — ce n'est pas seulement la masse gigantesque du tout et de ses parties ou l'harmonie de leurs mouvements, c'est le comportement de l'esprit investigateur de l'homme dans la découverte d'un si vaste panorama. L'âme de l'esprit humain a réussi à s'emparer de l'immense univers, dépassant toutes les perspectives que le faible pouvoir des sens était, à première vue, en mesure de lui promettre.

Travail vraiment énorme, si l'on considère le point de départ de son admirable escalade des cieux, puisque les sens, dont il est nécessairement parti, disposent d'un pouvoir de connaissance fort restreint, généralement limité à la sphère d'espace et de

temps qui les entoure immédiatement. Le premier mérite de l'esprit fut donc d'abattre l'étroite enceinte imposée aux sens par les conditions de leur propre nature, en inventant des moyens et en construisant d'ingénieux instruments pour accroître au-delà de toute limite l'ampleur et la précision de leurs perceptions: le télescope, qui annule presque les énormes distances entre l'œil et les astres lointains les rendant présents et comme tangibles; la plaque photographique, qui recueille et fixe les plus faibles lumières des plus lointaines nébuleuses. Au fur et à mesure que l'esprit a ainsi renforcé le pouvoir des sens, il s'est servi de ce pouvoir accru pour approfondir ses investigations dans le domaine de la nature, inventant mille méthodes ingénieuses pour dévoiler les phénomènes les plus subtils et les plus cachés. . .

L'esprit interroge la nature dans les expériences du laboratoire et en déduit des lois provisoirement valables pour les conditions restreintes de ses tentatives. Non encore satisfait, il expérimente, puis étend le rayon de leur application au moyen d'observations astrophysiques.

Qu'est-il donc, l'esprit de cet être minuscule qu'est l'homme, perdu dans l'océan de l'univers matériel, pour avoir osé demander à ses sens, d'une petitesse infinitésimale, de découvrir le visage et l'histoire de l'immense Cosmos, et pour les avoir dévoilés l'un et l'autre? Une seule réponse est possible, d'une évidence fulgurante: l'esprit de l'homme appartient à une catégorie de l'être essentiellement différente de la matière et supérieure à elle, celle-ci fût-elle de dimensions illimitées.

Une demande enfin se présente spontanément à l'esprit: la voie où s'est engagé ainsi l'esprit de l'homme — d'une façon qui jusqu'ici, est incontestablement à son honneur — sera-t-elle indéfiniment ouverte devant lui? La parcourra-t-il sans interruption jusqu'à dévoiler la dernière des énigmes que l'univers tient en réserve? Ou, au contraire, le mystère de la nature est-il si ample et si caché que l'esprit humain, à cause de sa petitesse et de sa disproportion intrinsèques, ne réussira jamais à les sonder entièrement? La réponse des esprits vigoureux, qui ont pénétré le plus profondément dans les secrets du Cosmos, est bien modeste et bien réservée: nous sommes, pensent-ils, au début; beaucoup de chemin reste à parcourir et sera parcouru sans relâche; il n'y a toutefois aucune probabilité que même le plus génial chercheur puisse jamais arriver à connaître et encore moins à résoudre toutes les énigmes renfermées dans l'univers physique. Celles-ci postulent donc et indiquent l'existence d'un Esprit infiniment supérieur, de l'Esprit divin, qui crée, conserve, gouverne et par conséquent connaît et scrute, dans une suprême intuition, aujourd'hui comme à l'aube du premier jour de la création, tout ce qui

existe: « *Spiritus Dei ferabatur super aquas.* » (*Gen. I, 2*), Heureuse et sublime rencontre, à travers la contemplation du Cosmos, que celle de l'esprit humain avec l'Esprit Créateur!

★

La maturité des années vous dira combien vous devez être reconnaissants envers Dieu de vous avoir engagés sur les chemins de la science qui, en contre-partie des multiples fatigues qu'elle requiert, sait octroyer à ses fidèles d'inestimables satisfactions et des titres de vraie noblesse que mille autres occupations, sauf d'art, ne peuvent accorder. Quel splendide honneur pour la personne est la science approfondie, possédée et ensuite utilisée pour le bien d'autrui! Quelles vives satisfactions. Nous ne voulons pas dire pour l'amour-propre, mais pour la tendance humaine primordiale vers le savoir et les plus vastes visions! Peu de biens peuvent se comparer à elles dans le perfectionnement de l'homme.¹

¹. Textes cités dans *Pis XII, l'éducation, la science et la culture*, Paris, Éditions Fleurus, 1958, pp. 60-71.

CHAPITRE X

Certains accrocs à la méthode scientifique

La méthode dialectique marxiste est l'expression de la conception du monde prolétarienne qui allie indissolublement l'esprit de parti communiste à la connaissance scientifique de la réalité.

M. ROSENTHAL et P. LOUDINE.¹

Personne n'est plus que moi disposé à dénoncer les méfaits du « capitalisme », mais j'entends pour observer un têtard sans être tenu de songer à la lutte des classes.

JEAN ROSTAND.²

Nous avons rencontré mainte affirmation concernant les avantages que la connaissance du matérialisme dialectique apporterait à la science. Le lecteur dira peut-être que certains de ces textes datent de quelques années et que les idées ont pu évoluer depuis la mort de Staline. Toutefois, des déclarations récentes, venant de personnages très en vue, montrent le contraire. En janvier 1959, les autorités de l'Académie des Sciences et du Ministère de l'Education supérieure en Russie se réunissaient pour discuter certains problèmes philosophiques posés par les sciences naturelles. Elles adoptèrent une résolution disant que les progrès scientifiques actuels révèlent au grand jour et illustrent de mieux en mieux les lois de base du matérialisme dialectique. « Le matérialisme et la dialectique ont reçu une nouvelle confirmation scientifique dans les développements des sciences

1. *Petit Dictionnaire philosophique*, p. 397.

2. *Carnet d'un biologiste*, pp. 74-75.

biologiques... Aujourd'hui, un nombre de plus en plus grand de savants du monde se convainquent que le matérialisme dialectique constitue la base d'une connaissance véritablement scientifique de la nature et des lois de son développement. »¹

Que valent ces affirmations? Est-il vrai qu'il existe une telle relation entre le matérialisme dialectique et la méthode scientifique? Un chapitre antérieur critiquait la prétention à découvrir partout la preuve des lois dialectiques. Il reste à examiner le caractère de classe que les communistes attribuent à la science, de même que certains exemples de l'influence de la philosophie marxiste sur le contenu des théories scientifiques.

Alexandre Weissberg-Cybulski, fondateur du *Journal de physique soviétique*, et, par la suite, auteur de *l'Accusé*, rapporte cette anecdote:

Lorsqu'en 1931 je vins en Russie, le parti et le gouvernement me demandaient de préparer la publication d'une Revue de Physique pour l'Union Soviétique; il n'en existait pas alors.

Cette revue devait paraître, en langue allemande et anglaise, pour que les physiciens russes ne fussent pas obligés de publier leurs travaux dans la « Zeitschrift für Physik » ou ailleurs, comme c'avait été le cas auparavant. Cette revue fut créée, et A. V. Ioffe, membre de l'Académie des sciences, écrivit la préface. Je devins rédacteur de cette revue, et lorsque j'eus la préface sous les yeux j'y fus ceci: « Tout notre travail de recherches est redévable de ses succès à ce qu'il se fonde sur le granit de la dialectique matérialiste. »

Je dis alors à Ioffe: « Mais ce n'est pas vrai! » Notre travail de recherches dans les labos de Leningrad, Kharkow et Moscou se passait exactement de la même manière qu'à Oxford, Berlin et ailleurs. Il n'était nullement question de diamat [matérialisme dialectique]. Ioffe me dit: « Nous sommes obligés de le dire; autrement le parti n'autoriserait pas la publication de la revue... »²

Cette anecdote illustre bien la nécessité de distinguer deux groupes, parmi ceux qui s'occupent ou parlent de

science en Russie. Les uns se consacrent exclusivement à leurs travaux et utilisent la même méthode que leurs collègues des autres pays. Ils travaillent sans chercher de directives dans les textes de Marx et d'Engels, et sans l'arrière-pensée de faire de la propagande philosophique, antireligieuse ou politique. D'autres, par contre, discutent de la science sans être eux-mêmes des savants. Ce sont les théoriciens ou les propagandistes du parti. Pour soutenir ce dernier, ils font flèche de tout bois. Ils saisissent toute occasion de représenter la dialectique matérialiste comme guide et inspiratrice du savant, comme source principale des découvertes. Même le savant qui, dans son laboratoire, se soumet aux seules dictées de l'expérience, sera obligé, à l'occasion, d'exposer publiquement le résultat de ses travaux. Par crainte de la férule du Parti, il entonnera quelque dithyrambe à la louange du matérialisme dialectique et des chefs politiques qui, par définition, sont les « coryphées de la science ». Le même homme peut, selon les circonstances, revêtir deux défroques bien différentes.

Après un assez long séjour en Russie et des rencontres avec les savants russes, Eric Ashby écrit: « L'impression suivante se dégage, très nette: la masse des travaux scientifiques en Russie ne porte aucun signe d'une influence quelconque de la philosophie marxiste. Visiblement, cette science s'est développée selon les méthodes en usage chez les savants de l'Ouest et se conforme aux mêmes règles de critique ». Tel travail aurait pu tout aussi bien être fait en Russie plutôt qu'en Angleterre ou en Amérique. L'auteur ajoute que les travaux de quelques savants sont présentés dans le langage du matérialisme dialectique. Cette philosophie ou bien inspire la recherche, ou bien sert de critère, une fois la recherche finie. « Au mieux, les travaux expérimentaux inspirés du marxisme-léninisme arrivent à des généralisations convenables (bien qu'on ait pu y parvenir sans cette philosophie). Au pis, le marxisme-léninisme sert à justifier le rejet de certaines données, non pas qu'elles soient dénuées de valeur, mais parce qu'elles ne supportent pas les suppositions à priori du matérialisme dialectique. »¹

¹. Texte reproduit dans *The Current Digest of the Soviet Press*, 11 fév. 1959, p. 34.

². Dans *Science et liberté*, supplément de la revue *Pravda*, mars 1954, p. 99.

La propagande communiste utilise les récents succès scientifiques et techniques pour glorifier une organisation sociale et l'idéologie qui l'inspire. Mais une telle exploitation de ces réussites porte à faux. En effet, ces succès résultent plutôt de ce que leurs auteurs ont pu se dérober, tant bien que mal, au cercan idéologique qu'on leur imposait. Le texte du physicien soviétique, P. Kapitsa, cité plus haut, fournit un témoignage sans équivoque.¹ Les grands progrès de la mathématique et de la physique, par exemple, viennent de ce que ces sciences échappent plus facilement que la biologie ou les sciences sociales, que la littérature ou l'art, à l'emprise du matérialisme dialectique.

Les succès dans le domaine des fusées et des satellites montrent que l'Etat soviétique a fourni à la science et à la technique d'immenses moyens matériels. Cela mis à part, ils témoignent à l'encontre plutôt qu'en faveur de l'idéologie matérialiste. En vérité, les satellites doivent leur existence aux sciences et aux hommes qui furent les moins soumis aux directives de la philosophie. D'ailleurs, l'atmosphère dans laquelle cette dernière plonge la science apparaît comme extrêmement défavorable. Car le matérialisme dialectique rejette certains principes de base, découlant de la nature même de la science et confirmés par la façon d'agir des savants depuis toujours.

I. L'ESPRIT DE PARTI ET LA SCIENCE

Le premier texte cité en épigraphe fait mention d'une conception prolétarienne du monde et pose un lien indissociable entre l'esprit de parti communiste et la connaissance scientifique de la réalité. Le matérialisme dialectique appartient à une classe sociale déterminée, le prolétariat. Cette liaison lui conférerait une aptitude toute spéciale pour atteindre la vérité. À preuve, ce texte qui constitue l'une des pièces les plus curieuses que nous connaissons:

La conception marxiste de l'analyse objective implique la position de parti, elle exige que les événements historiques soient examinés du point de vue du prolétariat révolutionnaire. Loin de nier la nécessité d'une étude vraiment objective

des choses, l'esprit de parti est au contraire entièrement fondé sur elle. C'est précisément le cours objectif de l'histoire, les tendances du développement social qui aboutissent au remplacement révolutionnaire du capitalisme par le socialisme. Les marxistes révolutionnaires ne craignent pas l'analyse vraiment objective de la réalité et des lois du développement car cette analyse confirme la justesse de la doctrine marxiste-léniniste. Le marxisme unit indissolublement l'esprit de parti et l'objectivité scientifique alors que l'idéologie bourgeoise est incompatible avec l'objectivité scientifique dans la connaissance; de là la tendance des philosophes bourgeois à dissimuler leur nature de classe sous l'*« objectivisme »* [bourgeois] et l'*« impartialité »*.¹

Pour dégager du jargon communiste abstrait l'idée en cause et l'illustrer concrètement, rappelons quelques lignes d'Arthur Koestler. Après une remarque sur le « filtre dialectique » qui colore toutes les images qu'il laisse passer, l'ancien partisan écrit:

Car c'est un des principes fondamentaux du marxisme qu'il n'existe pas d'attitude neutre devant la nature, l'art, l'astronomie, la stomatalogie ou le tabac à fumer. De même que, pour le disciple de Freud, tout objet a un sens symbolique caché, de même le disciple du système clos marxiste apprend vite à superposer un « aspect de conscience de classe » sur tout objet, tout événement qu'il rencontre. Ce mode de perception devient rapidement un réflexe conditionné. Voir un canard simplement sous l'aspect d'un canard, c'est se rendre coupable d'objectivisme bourgeois; un canard est un oiseau destiné à engrasser les membres des classes dirigeantes et refusé aux masses laborieuses.²

Cette conception, qui fait du prolétariat et du parti communiste les détenteurs de la vérité, se rattache aux idées suivantes. Il y aurait coïncidence entre les lois objectives de l'évolution historique et les intérêts subjectifs du prolétariat. Lui seul s'insère dans le courant historique qui conduit inexorablement au communisme; il tire de cette insertion une garantie d'objectivité et de vérité. Comme le note Raymond Aron, « le prolétariat incarne l'avenir. C'est lui qui, par sa révolte, est appelé à renverser le capitalisme et à édifier la société sans classes. Puisqu'il accom-

1. Cf. p. 331.

1. *Petit Dictionnaire philosophique*, p. 434.
2. ARTHUR KOESTLER, *La Cordée raide*, trad. D. van Moppes, Paris, Calmann-Lévy, 1953, p. 332.

plira la vocation de l'homme, la vision qu'il a du passé est consacrée par l'aboutissement de son action. Il saisira la totalité de l'histoire, parce qu'il la voit à partir de la fin. La bourgeoisie a de l'histoire une vision partielle et déformée, parce qu'elle veut l'arrêter avant son terme. »¹

Puisque l'évolution de la société tend vers la destruction de l'ordre social bourgeois, on croit logique d'affirmer que seul le prolétariat peut, dans sa philosophie, son art et sa science, atteindre une connaissance exacte de la réalité. La première condition pour interpréter avec justesse un événement quelconque, c'est de se rallier ouvertement et directement aux positions idéologiques de cette classe. Estimant que la structure économique de la société bourgeoise est profondément viciee, les communistes croient que le même défaut marque les superstructures qui la reflètent. La morale, l'art et même la science seront, eux aussi, profondément vicies. Un lien étroit s'établit donc entre la politique et la science, entre les positions du prolétariat et l'objectivité scientifique.

Par exemple, Engels croit que la révolution de 1848 en Allemagne fut suivie d'une baisse du sens de la recherche scientifique. Puis il ajoute: « Et ce n'est que dans la classe ouvrière que le sens théorique allemand se maintient intact. Là, il est impossible de l'extirper; là, il n'y a pas de considérations de carrière, de chasse aux profits, de protection bienveillante d'en haut; au contraire, plus la science procède, libre de ménagements et de préventions, plus elle se trouve en accord avec les intérêts et les aspirations de la classe ouvrière. »² Un de ses disciples affirme aujourd'hui: « Si notre parti attache ainsi une importance exceptionnelle au principe de la position de parti dans la science et en philosophie, c'est que celui-ci constitue la condition indispensable que doit observer qui veut refléter et exposer la réalité d'une façon objective et exacte. »³ Recueillons encore ces témoignages très caractéristiques, contenus dans une brochure

publiée en 1950 par des intellectuels communistes français sous le titre *Science bourgeoise et science prolétarienne*.

Il n'y a d'objectivité vraie que celle qui pousse dans le sens où va l'Histoire, que celle qui juge de toutes choses du point de vue le plus avancé, du point de vue révolutionnaire...

Les hommes d'Etat prolétariens, les dirigeants des partis communistes, .. ont non seulement la possibilité, mais le rôle historique, les rendent possesseurs d'une science sans laquelle ils ne seraient pas des hommes d'Etat et au nom de laquelle ils intervienneroient. . .

Le parti de la classe ouvrière intervient dans la science. Il lui ouvre par cette intervention des perspectives que les savants eux-mêmes ne percevaient pas. Il éclaire l'origine de la science. Il montre sa direction. Il l'intègre davantage à l'ensemble de l'activité sociale.¹

Rappelons aussi que, dans la pensée marxiste, la pratique constitue le critère de la vérité. Cette pratique renferme différents étages, différents niveaux subordonnés entre eux. Il existe une pratique suprême — donc un critère ultime — qui l'emporte sur les critères spécifiques de tel art ou de telle science. C'est la construction du communisme, dont les plans et les moyens sont reflétés dans les décisions du Parti. C'est par rapport à elle que seront jugées ultimement les conclusions de la philosophie, des arts et même des sciences naturelles. Lénine disait en effet de la morale: « Nous disons que notre morale est entièrement subordonnée aux intérêts de la lutte de classe du prolétariat. Notre morale dérive des intérêts de la lutte de classe du prolétariat. »² Cette doctrine s'applique également à la science expérimentale. On l'a bien vu dans le cas de Lyssenko dont les théories furent déclarées vérités d'Etat. Encore aujourd'hui, un savant soviétique risquerait gros s'il énonçait une théorie cosmologique opposée à la science prolétarienne, c'est-à-dire aux enseignements d'Engels sur l'infini du temps et de l'espace.

Ces idées aboutissent à une division de la science en science prolétarienne et science bourgeoise, et à l'instaura-

1. RAYMOND ARON, *Les Concepts de vérité de classe et de vérité nationale dans le domaine des sciences sociales*, dans *Science et Liberté*, loc. cit., pp. 16-17.

2. *Ludwig Feuerbach* ..., pp. 48-49.

3. B. TCHAGUINE, *L'Esprit de parti en philosophie et l'objectivisme bourgeois*, Paris, Éditions sociales, 1950, p. 12.

1. *Science bourgeoise et science prolétarienne*, ouvrage en collaboration, Paris, Éditions de la Nouvelle Critique, 1950, pp. 5, 9, 14.

2. Marx, Engels, marxisme, p. 451.

tion de l'esprit de parti comme principe méthodologique de base, donc comme premier guide du travail scientifique. Lénine le formulait comme suit: « Le matérialisme inclut en soi, pour ainsi dire, l'esprit de parti, ce qui exige, dès qu'il est question d'apprécier un événement, que l'on adopte ouvertement et sans équivoque le point de vue d'un groupe social donné. »¹ En épousant les idées du prolétariat, en participant à ses luttes contre l'idéologie bourgeoise, le théoricien se place dans les conditions idéales pour atteindre la vérité. En effet, dit-on, « l'esprit de parti prolétarien traduit de façon vérifique la réalité et son cours. Dans le marxisme-léninisme, l'esprit de parti et l'objectivité de la connaissance sont organiquement un et à ce titre, il serait inexact d'affirmer que le marxisme-léninisme réclame l'application du principe de parti d'un côté et de celui de l'objectivité de l'autre; car ces deux aspects sont en fait intrinsèquement liés et ne forment qu'un tout. »² Puisque le Parti incarne les idées et les aspirations du prolétariat, puisqu'il possède ainsi la lumière nécessaire à l'interprétation et à l'application de la doctrine, l'intellectuel doit lui reconnaître la capacité et le droit d'établir le vrai et le faux.

Les marxistes entretiennent la conviction que les théories opposées aux leurs sont elles-mêmes des conceptions de classe. Si les théoriciens bourgeois parlent d'objectivité, c'est qu'ils veulent élever un paravent pour cacher leurs menées idéalistes et impérialistes. L'esprit de parti pénètre la science et la philosophie burgeoises tout aussi profondément que la science et la philosophie prolétariennes. La seule différence consiste en ce que les premières s'insèrent dans la ligne d'un mauvais parti. « Il n'est pas possible, écrit Lénine, ... de ne pas voir derrière la scolaistique gnoséologique de l'empirio-criticisme la lutte des partis en philosophie, lutte qui exprime, au fond, les tendances et l'idéologie des classes ennemis de la société contemporaine. La philosophie moderne est tout aussi pénétrée de l'esprit de parti que celle d'il y a deux mille ans. »³

Par exemple, l'impartialité est impossible pour un sociologue dans une société fondée sur la lutte des classes. Toute la science officielle défend l'esclavage salarié. « Demander une science impartiale dans une société fondée sur l'esclavage salarié, est d'une naïveté aussi puérile que de demander aux fabricants de se montrer impartiaux dans la question de savoir s'il convient de diminuer les profits du Capital pour augmenter le salaire des ouvriers. »⁴ La théorie générale de l'économie politique est, « tout autant que la *gnoséologie*, dans notre société contemporaine, une science de parti. Les professeurs d'économie politique ne sont, de façon générale, que les savants commis de la classe capitaliste; les professeurs de philosophie ne sont que les savants commis des théologiens. »⁵

Lénine, il est vrai, s'en tenait à des énoncés généraux, concernant surtout la philosophie et les sciences sociales. Mais on vit bientôt le champ soumis à l'esprit de parti s'élargir et englober tous les aspects de la vie intellectuelle. « Le prolétariat, lui, applique ouvertement le principe de l'esprit de parti dans les arts, les lettres, les sciences et la philosophie. »⁶ La nécessité et le rôle de cet esprit de parti dans les lettres et les arts sont exposés par Khroutchev dans un texte reproduit à la fin de l'Introduction.⁴ Cette doctrine a dominé les discussions de 1947 qui aboutirent à la condamnation de l'ouvrage d'Alexandrov, *Histoire de la philosophie en Europe occidentale*. L'auteur avait oublié que « seule l'idéologie du prolétariat, le marxisme, fournit le critère juste et les idées directrices d'une histoire scientifique de la philosophie ». À cause de cette erreur de base, il « dénaturait les principes marxistes-léninistes dans la manière d'aborder l'histoire de la philosophie, l'exposait dans un esprit objectiviste et négligeait le principe de l'esprit de parti. »⁵ Il avait également oublié que « le principe fondamental et décisif de l'histoire marxiste de la philosophie, c'est son esprit de parti, son intransigeance

1. Cité dans *Petit Dictionnaire philosophique*, p. 185.

2. B. TCHOURINE, *op. cit.*, p. 14.

3. *Matiérialisme et empiriocriticisme*, p. 330. Voir aussi p. 315. Cf. B. TCHOURINE, *op. cit.*, p. 6.

1. LÉNINE, *Marx, Engels, marxisme*, p. 62.

2. *Ibid.*, p. 222.

3. TCHOURINE, *op. cit.*, p. 24.

4. Cf. p. 38.

5. *Petit Dictionnaire philosophique*, p. 241.

envers l'objectivisme bourgeois, dans l'appréciation des courants philosophiques hostiles à la science. »¹

Dans les sciences naturelles aussi, ce même principe jouera un rôle fondamental et décisif. Il impose aux suivants l'attitude mentale suivante:

Lutte pour l'esprit de parti de la science dans notre société socialiste, cela signifie en fin de compte que, dans tous les problèmes posés par le développement de la science, on doit se guider sur les intérêts du peuple soviétique. Ces intérêts, bien entendu, ont des aspects multiples. Ils demandent que la science aide le Parti et le gouvernement à résoudre les problèmes qui se posent à l'Etat socialiste, qu'elle soit active et orientée d'une façon pratique, que le rythme de son développement dépasse celui de la science étrangère bourgeoisie; l'intérêt du peuple soviétique, c'est que les hommes de science luttent pour la conception matérialiste dialectique et marxiste-léniniste dans la théorie, contre l'idéologie idéaliste bourgeoise; qu'ils luttent pour la prééminence de la science de notre pays, contribuent largement à resserrer les liens entre la science et le peuple et à éduquer les jeunes cadres scientifiques dans un esprit socialiste.²

Le sens et la portée de ce texte sont singulièrement éclairés et précisés par l'exemple que l'auteur apporte immédiatement. « La valeur essentielle de l'esprit de parti dans les sciences de la nature, dit-il, a été montrée par la session du mois d'août de l'année dernière [1948] de l'Académie Lénine des Sciences agricoles, qui a battu les représentants des weismannistes-morganistes dans la science soviétique, et qui a élevé bien haut le drapeau du grand matérialiste transformateur de la nature, I. V. Mitchourine. » Lors de cette session, comme nous le verrons plus loin, le Parti a ordonné aux biologistes d'accepter telle théorie et de rejeter telle autre.

Depuis la mort de Staline, la notion d'esprit de parti a quelque peu évolué quant à son contenu concret. Si l'on insiste toujours sur la nécessité de lutter contre le cosmopolitisme, on met toutefois en garde contre une attitude nihiliste aveugle à l'égard de la science occidentale. Tout en

commandant « une critique intrinsèquement réactionnaire que les intellectuels bourgeois donnent aux plus récentes découvertes de la science », l'esprit de parti exige aussi que « tout ce que la science a produit de réellement valable dans les pays capitalistes modernes soit absorbé et soigneusement préservé ».³ Les allusions méprisantes à la « science bourgeoise » ne sont pas pour autant disparues des textes soviétiques. L'un d'eux affirme que la théorie de la mort thermique de l'univers, détruisant toute raison de lutter pour une vie meilleure sur la terre, « défend les intérêts des impérialistes, désarme les travailleurs dans les contrées capitalistes et les détouche de la lutte de classe ».⁴ De même, un ouvrage publié en 1961 par un professeur de l'Université de Moscou déclare « que la plus stricte prudence est nécessaire envers les hypothèses et théories anthropogéniques proposées en si grand nombre par les savants bourgeois réactionnaires ».⁵

Le texte de Kapitsa⁶ et les remarques de Fok⁷ montrent que les physiciens réagissent nettement contre les directives imposées par les philosophes. Le Parti sera forcé d'abandonner, dans certains secteurs tout au moins, sa manie d'imposer des conclusions scientifiques. En août 1962, par exemple, lors d'une dispute qui engageait le Ministre adjoint de la Santé, le Parti déclarait qu'il se retirait du débat et laissait le champ libre aux médecins.

Toutefois, il existe un champ dont le Parti n'entend pas du tout se retirer. C'est celui de l'interprétation ou, suivant l'expression couramment employée, de la « généralisation philosophique » des découvertes scientifiques. On laissera le savant en paix avec le contenu de ses éprouvettes aussi longtemps qu'il se gardera de tirer des conclusions dépassant ce niveau. S'il veut le dépasser, il sera aussitôt repris en mains par la « philosophie prolétarienne ». Le dernier programme du Parti l'en avertit clairement: « À l'époque des progrès scientifiques rapides, l'étude élaborée

¹ Texte de *Questions de philosophie*, cité par WETTER, *Dialectical Materialism*, p. 271.

² Cité *ibid.*, p. 303.

³ Mikhail Nestourkha, *L'Origine de l'homme*, p. 74.

⁴ Cf. ci-dessus, p. 331.

⁵ Cf. ci-dessous, p. 424.

⁶ S. G. SOUVAROV, *Les Bases théoriques du développement de la physique moderne*, article reproduit dans *Questions scientifiques*, Éditions de la Nouvelle Critique, 1952, T. I, p. 52.

des problèmes philosophiques de la science naturelle d'aujourd'hui, sur la base du matérialisme dialectique, seule vue du monde et seule méthode de connaissance scientifiques, devient encore plus urgente. »¹ En 1958, un philosophe soviétique admettait qu'il est impossible de parler de « mathématique bourgeoise », de « physique bourgeoise », etc. « Nous répudions ainsi, dit-il, l'application des caractères de classes à la science naturelle et nous reconnaissions que son contenu essentiel représente une vérité universelle. » Cependant il ajoute : « Toutefois, les sciences naturelles contiennent aussi un élément idéologique dans certaines de leurs conclusions, généralisations, déductions logiques, dans l'application de diverses prémisses philosophiques, etc. »²

Au fond, cette distinction que les communistes tentent d'élaborer ne change presque rien, puisqu'ils possèdent une singulière capacité de découvrir partout des « éléments idéologiques ». Jusqu'à maintenant en effet, les interventions du Parti, même dans des questions strictement scientifiques, furent toujours déclenchées parce qu'il croyait y discerner de tels éléments, idéalistes et réactionnaires. Les communistes auront bien du mal à séparer nettement les aspects scientifiques et les aspects philosophiques d'une théorie. Cette difficulté vient de ce qu'ils définissent leur doctrine comme une « généralisation philosophique » des découvertes scientifiques. Par exemple, nous ne voyons pas le jour où le Parti cessera de penser qu'un élément idéologique réactionnaire infeste toute théorie opposée aux enseignements d'Engels sur la cosmogonie.

Cette notion de vérité de classe, de science prolétarienne qui aurait reçu les promesses de l'errance, appartient au domaine de la fantaisie.

En effet, ce ne sont certainement pas ses origines qui font du matérialisme dialectique une théorie prolétarienne. Au dire de Lénine, Marx a continué et achevé les trois principaux courants d'idées du XIX^e siècle : la philosophie classique

allemande, l'économie politique classique anglaise et le socialisme français. Marx et Engels étaient eux-mêmes des intellectuels bourgeois. Même en Russie, la doctrine socialiste surgit indépendamment de la croissance du mouvement ouvrier ; « elle y fut le résultat naturel, inéluctable du développement de la pensée chez les intellectuels révolutionnaires socialistes ».¹ En réalité, les discussions concernant le rapport de la pensée à l'être, le rôle et l'extension de la contradiction, le sens de l'histoire, le rapport des superstructures aux infrastructures composent le menu des intellectuels plutôt que des prolétaires. D'ailleurs, les efforts de la propagande marxiste auprès des classes insérées montrent bien que le Parti n'entend pas vendre cette philosophie aux seuls prolétaires.

Certaines propositions marxistes ont sans doute l'heure de plaisir tout spécialement au prolétariat : ainsi, la promesse de son triomphe, l'exaltation de ses vertus, l'affirmation qu'il marche dans le sens de l'histoire et qu'il est plus apte que d'autres classes à découvrir la vérité. Mais de là à conclure que le matérialisme dialectique est essentiellement une doctrine prolétarienne, il y a un abîme. De là à conclure que le fait d'embrasser les positions et les aspirations du prolétariat confère un flair scientifique spécial, il y a aussi un abîme. Comme le remarque justement Aron, le marxisme « n'a défini une prétendue vérité prolétarienne que le jour où un parti, après s'être emparé d'un Etat, en a fait une idéologie officielle ».² Ce parti, soi-disant avant-garde du prolétariat, s'est conféré à lui-même le rôle de dépositaire et gardien de la vérité.

D'ailleurs, la supposition qui fonde cette doctrine apparaît comme tout à fait gratuite. Qu'est-ce qui prouve l'existence d'une correspondance exacte entre les aspirations subjectives de telle classe et les lois objectives du développement de la société ? Qui est-ce qui prouve ensuite que cet état de choses confère au prolétariat une aptitude spéciale pour saisir la vérité en philosophie, en histoire et en sciences naturelles ? On cherche en vain un moyen terme ou un lien nécessaire dans cette déduction.

¹ Cf. H. E. Salisnury, *Khrushchev's « Mein Kampf »*, présentation et reproduction du programme du XXII^e congrès du parti communiste, New York, Belmont Books, 1961, p. 164.

² V. P. TUGARINOV, cité par H. FLEISCHER, *The Limits of a Party-Mindedness*, dans *Studies in Soviet Thought*, juin 1962, pp. 123-124.

¹ Marx, *Engels, marxisme*, p. 118.

² Art. cité, p. 17.

Admettons que l'historien et le sociologue rencontrent certaines difficultés quand il s'agit de faire totalement abstraction du milieu ou du groupe auxquels ils appartiennent. Cependant, « il n'en résulte pas que chaque historien soit essentiellement l'homme d'une classe ou d'une nation et que, par suite, son œuvre soit essentiellement l'expression de cette classe ou de cette nation ». ¹ La notion d'une vérité de classe apparaît encore moins acceptable en sciences naturelles. De fait, les résultats positifs de la science russe n'ont pas révélé de caractères propres à une idéologie prolétarienne. Les déclarations répétées des autorités soviétiques à l'adresse des savants, leur enjoignant de relier étroitement leurs travaux au matérialisme dialectique, révèlent chez ces savants une curieuse tendance à oublier la distinction entre science bourgeoise et science prolétarienne. Cet oubli se révèle aussi dans l'énorme organisation — espionnage, service de traduction — établie pour prendre connaissance le plus tôt possible des travaux de la science bourgeoise. Il est étonnant de constater combien la science prolétarienne comprend facilement la science bourgeoise et vice versa. Cette distinction ne repose sur aucun fondement et les savants russes eux-mêmes s'en moquaient ouvertement depuis longtemps, si la police ne se chargeait de les renvoyer dans la ligne du Parti. Voici quelles sont les réactions de Jean Rostand devant cette position :

Dogmatisme marxiste.

Il est réactionnaire — affirme-t-on — de ne pas croire en l'hérité de l'acquis.

Jamais je n'admettrai qu'il puisse y avoir le moindre lien entre ce que j'éprouve devant l'iniquité sociale et ce que je pense de l'origine des espèces.

Marxistes.

Il est curieux de noter que, d'après eux, les trois grands fondateurs de la biologie, Mendel, Darwin, Pasteur, étaient infestés d'idéalisme bourgeois.

Pour un peu, ils nous feraient croire que la pensée bourgeoise était, plus qu'une autre, habilitée à pénétrer les arcanes de la nature.²

Depuis les origines de la méthode expérimentale, avec Hérodote qui voulait expliquer les crues du Nil,¹ et, avec Aristote qui cherchait la cause des tremblements de terre,² un principe a toujours dominé cette méthode et prévalu sur l'esprit de parti, les vérités de classes et les désirs des chefs politiques. C'est celui de la soumission aux faits. Aristotle l'utilisait comme critère dans ses discussions contre les pythagoriciens sur la place de la Terre dans l'univers.

Ce faisant, ils [les pythagoriciens] ne cherchent pas à édifier les théories et les causes pour rendre compte des faits observés, mais ils sollicitent les faits pour les faire entrer dans certaines théories et opinions qui leur sont propres, et ils s'efforcent seulement de les y accommoder. Mais il y a beaucoup d'autres philosophes qui seraient d'accord avec eux pour reconnaître qu'on ne doit pas localiser la Terre dans la région centrale, et ils puissent leur conviction non pas dans les faits, mais plutôt dans les raisonnements.³

Claude Bernard formulait nettement ce même principe à propos des théories : « ... Il faut être toujours prêt à les abandonner, à les modifier ou à les changer dès qu'elles ne représentent plus la réalité. En un mot, il faut modifier la théorie pour l'adapter à la nature, et non la nature pour l'adapter à la théorie. »⁴ Bien avant l'affaire Lysenko, il dénonçait comme suit les vérités de classe et les vérités scientifiques établies par décret politique. « Quand le savant poursuit l'investigation scientifique en prenant pour base un système philosophique quelconque, il s'égare dans des régions trop loin de la réalité, ou bien le système donne à son esprit une sorte d'assurance trompeuse et une inflexibilité qui s'accorde mal avec la liberté et la souplesse que doit toujours garder l'expérimentateur dans ses recherches. »⁵

Comme les autres genres de connaissances, la science est ultimement ordonnée à la perfection et au bonheur de l'homme. Par suite, même s'il s'agit d'un savoir spéculatif,

1. Hérodote, *Histoire*, livre II.

2. Aristote, *MétaPhysiques*, II, ch. 7, 365 à 14ss.

3. Aristote, *Du Ciel*, II, ch. 13, 293 à 25ss.

4. *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, p. 78.

5. *Ibid.*, p. 293.

le chef d'État a parfaitement le droit, et même le devoir, de favoriser son développement. Il verra, par exemple, à ce que quelques-uns enseignent la géométrie, à ce que d'autres l'étudient. Des raisons de sécurité pourront même le justifier de cacher certains résultats scientifiques.

Toutefois, ces interventions se situent sur un plan bien défini, celui du développement et de l'utilisation de la science. Elles ne visent pas à déterminer le contenu même de ses conclusions. Ce sont là deux plans nettement différents. L'intervention de l'État, justifiée dans un cas, ne l'est plus dans l'autre. Les anciens donnaient l'exemple de la géométrie à laquelle l'homme politique n'a pas à prescrire la conclusion de ses théorèmes.¹ Celle-ci ne dépend pas de la volonté humaine, ni des caprices de la politique. De même aujourd'hui, le chef d'État n'a pas à déterminer le nombre de particules que contient l'atome, ni si telle théorie biologique est supérieure à telle autre. Les réformes qu'il poursuit ou la classe sociale à laquelle il appartient ne lui confèrent aucun droit ni aucune lumière spéciale pour en juger. L'esprit de parti n'a rien à faire avec l'objectivité de la science et ne fournit aucun critère pour déterminer la valeur de ses théories.

II. L'ESPRIT DE PARTI ET SES ŒUVRES

L'examen des controverses scientifiques qui ont pris place en Russie, ces trente dernières années, révèle toute l'importance que les chefs politiques attachent à l'esprit de parti. Il montre aussi que les savants ont dû s'y conformer, au moins verbalement, sous peine de sanctions sévères. Plusieurs auteurs ont relaté comment cet esprit de parti s'est manifesté dans différents secteurs de la science.² Nous nous en tenons ici à quelques remarques sur les théories génétiques et les théories cosmologiques, où son influence continue de s'exercer.

ILa controverse sur la génétique débuta vers 1930. Elle mit en plein relief le nouveau critère que le Parti substituait à l'ancien pour juger d'une conception scientifique. Les deux théories en cause étaient la génétique classique de Mendel-Morgan et la théorie de Mitchourine-Lyssenko. Nous empruntons à Jean Rostand un excellent résumé du problème.

De toute manière, les généticiens de l'école classique ne croient pas pouvoir admettre qu'en modifiant le corps (*soma*) d'un organisme on puisse agir sur ses cellules germinales (*germen*), ou du moins agir sur elles de façon définie et en sorte qu'à la génération suivante le changement provoqué chez les parents se retrouve dans la descendance. S'ils rejettent cette « hérédité des caractères acquis », ce n'est pas en vertu d'un parti pris doctrinal — bien que, compte tenu de ce que l'on sait, elle soit très difficile à concevoir —, mais simplement parce que d'innombrables essais, pratiqués dans le règne animal, ont été radicalement impuissants à mettre en évidence le moindre effet de ce genre. Toujours les modifications du corps déterminées par les conditions externes restent strictement individuelles; elles ne s'inscrivent pas dans le germe et, par suite, ne s'incorporent pas à la lignée.

Tout au contraire, l'école de Mitchourine — école qui reconnaît pour chef, aujourd'hui [1951], le botaniste T. D. Lyssenko — affirme l'hérédité des particularités et des qualités acquises par les êtres vivants au cours de leur existence. Selon cette vue, on pourrait agir sur les races, sur les espèces, en soumettant les individus, pendant leur développement, à des conditions particulières qui, du fait qu'elles ne répondent pas à leurs exigences naturelles, « ébranlent leur herédité », « liquident leur conservatisme », et, enfin de compte, suscitent des variations plus ou moins adaptatives, parfaitement transmissibles à la descendance. Il serait donc possible d'obliger « chaque variété d'animaux ou de végétaux à se développer et à se modifier plus rapidement et dans le sens utile à l'homme ».¹

La théorie de Mendel-Morgan a aidé la génétique à faire de prodigieuses conquêtes, à établir définitivement d'innombrables faits et à ouvrir de nouveaux chapitres dans cette science. Le principal représentant de cette école en Russie était le biologiste de réputation internationale N. I. Vavilov. Jusqu'en 1930, Vavilov jouissait de l'appui des autorités

1. Cf. saint Thomas, *In I Ethicorum*, leçon 2.

2. Voir JULIAN HUXLEY, *La Génétique soviétique et la science mondiale*, trad. Castier, Paris, Stock, 1950; G. WERTHEIM, *Dialectical Materialism*; l'ouvrage en collaboration, *Soviet Science*, publié par l'*"American Association for the Advancement of Science"*, Washington, 1952.

1. *Les Grands Courants de la biologie*, Paris, Gallimard, 1951, pp. 87-88.

soviétiques et les travaux entrepris sous sa direction fournissent une riche moisson de résultats.

Toutefois, les théories de Mitchourine prirent rapidement de la vogue. Une conférence sur la génétique tenue à Leningrad en 1932 décidait d'orienter le travail scientifique vers l'utilité pratique immédiate et de le mettre en strict accord avec le matérialisme dialectique. Après la mort de Mitchourine en 1935, la lutte contre Vavilov continua à s'intensifier sous la direction de Lyssenko. On lui reprochait de gaspiller temps et argent, de soutenir des idées incompatibles avec le matérialisme dialectique, d'appuyer une théorie qui ne tient pas compte des grands savants russes, comme Timirazev et Mitchourine, et qui favorise les idées racistes de l'Allemagne. En août 1940, Vavilov fut arrêté; il mourut quelques années plus tard dans un petit village de Sibérie. Selon Dobzhansky, généticien né en Russie, au moins six autres généticiens de réputation internationale disparaissent sans laisser de trace.¹ D'autres savants moins connus disparaissent aussi et certains observateurs en fixent le nombre à une cinquantaine au moins.

Les polémiques qui se continuèrent après 1940 montrent que les savants russes ne partageaient pas unanimement les opinions de Lyssenko. Les déclarations de ce dernier à la session de l'Académie Lénine des Sciences agricoles, en août 1948, en font foi. Il avoue que les mitchouriniens étaient jusqu'à là en minorité dans les effectifs de l'Académie. Mais, dit-il, « grâce aux soins du parti, du gouvernement et du camarade Staline en personne, la situation à l'Académie a changé radicalement. Notre Académie s'est complétée d'un important contingent de nouveaux académiciens et de membres correspondants mitchouriniens, et cette politique se continuera tout prochainement, à l'occasion des prochaines élections. » Lyssenko révèle aussi que le Comité central du Parti a approuvé sa position. À son tour, Molotov déclare: « La discussion scientifique sur les questions de biologie a été conduite sous l'influence directrice de notre Parti. Les idées directrices du camarade Staline ont été, dans ce domaine encore, décisives; elles ouvrent de

nouvelles perspectives au travail scientifique et pratique. » Le professeur Zhebrak, qui avait d'abord soutenu le point de vue de la génétique classique, énonce comme suit la raison de son changement d'attitude: « Maintenant que je me suis convaincu que les thèses fondamentales de l'orientation mitchourinienne en génétique soviétique ont été approuvées par le Comité central du Parti communiste (bolchéviste) de l'U.R.S.S., moi, comme membre du Parti, je ne considère plus qu'il me soit possible de continuer à garder les positions qui ont été déclarées erronées par le Comité central de notre Parti. »²

Quelques jours plus tard, le Conseil de l'Académie des Sciences soumettait ses propres travaux à un sérieux examen et s'accusait d'avoir laissé des directeurs d'instituts et de laboratoires mener une offensive organisée contre le mitchourinisme. On décida de démettre des directeurs de leur fonction, de fermer des laboratoires et de passer au cribble le personnel des instituts biologiques et des revues scientifiques. Une déclaration, résumée en ces termes dans le procès-verbal de la réunion, expose la doctrine qui inspirait ces façons d'agir.

La direction matérialiste de Mitchourine, en biologie, est la seule forme de science acceptable, parce qu'elle est fondée sur le matérialisme dialectique et le principe révolutionnaire consistant à changer la Nature au profit du peuple. L'enseignement idéaliste, weismanno-morganien est pseudoscientifique, parce qu'il est fondé sur la notion de l'origine divine du monde, et admet les lois scientifiques éternelles et inaltérables. La lutte entre les deux idées a pris la forme de la lutte idéologique des classes entre le socialisme et le capitalisme, à l'échelle internationale, et entre la majorité des savants soviétiques et quelques savants russes restants qui ont conservé des traces d'idéologie bourgeoise, à une échelle plus restreinte. Le mitchourinisme et le morganisme ne peuvent se concilier.²

Le généticien américain H. J. Muller fit parvenir sa démission au Présidium de l'Académie des Sciences de

1. Citations tirées de l'article de G. WERTER, *La Science dans la culture soviétique*, dans *La Philosophie du communisme*, ouvrage traduit de l'italien et édité par la Section des relations industrielles de l'Université de Montréal, 1951, pp. 419, 421, 422.

2. Cité par JULIAN HUXLEY, *La Génétique soviétique et la science mondiale*, pp. 52-53.

l'U.R.S.S. Il la motivait par la sujexion de la science à la politique en ce pays. Comme réponse, le Presidium lui adressa une définition de l'esprit de parti dans les sciences. « Nous, scientifiques soviétiques, sommes convaincus qu'il n'y a pas au monde et qu'il ne peut y avoir de science isolée de la politique. La question fondamentale est de savoir à quelle politique est liée la science et quels intérêts elle sert: les intérêts du peuple ou les intérêts des exploiteurs. »¹

À l'encontre de ces prétentions, maint biologiste de renom soutient que les idées de Lyssenko étaient dénuées des caractères qui font les bonnes théories et que leur auteur n'a pas apporté de preuves valables en leur faveur. On lui reproche tout particulièrement d'avoir conduit ses expériences sans se soucier des précautions nécessaires. Nous nous en remettons ici au jugement de quelques biologistes de réputation internationale. Theodosius Dobzhansky affirme que la nouvelle biologie dialectique ne contient absolument rien de neuf. « La chose la plus incroyable dans l'incroyable carrière de Lyssenko, dit-il, c'est que ni lui ni aucun de ses partisans, volontairement ou non, ait eu jusqu'ici une seule idée nouvelle ou originale, juste ou fausse. Tout ce qu'ils ont présenté constitue un retour aux théories et opinions courantes en biologie dans le passé et qu'on rejette dès qu'elles apparaissent invalides. Comme la nouvelle robe du roi dans le conte d'Andersen, 'la nouvelle biologie' simplement n'existe pas. »²

Jean Rosrand note que, parmi les intellectuels français appartenant au parti communiste, « l'adhésion au mitchourinisme a été inversement proportionnelle au degré de compétence. Les profanes ont donné une approbation enthousiaste; les biologistes non généticiens une approbation mitigée; les généticiens (comme Georges Teissier) ont gardé honnêtement le silence. »³ D'après Julian Huxley, Lysenko et ses disciples « se meuvent dans un monde d'idées différent de celui des savants professionnels, et ne se livrent

pas à la discussion d'une façon scientifique ». Loin de former une branche de la science, appuyée sur des faits, leur théorie n'est « qu'une branche d'une idéologie, une doctrine que ses défenseurs cherchent à imposer aux faits ». Cette doctrine a répudié « non pas une simple hypothèse spéculative, ni une théorie motivée par des raisons autres que scientifiques, mais un vaste ensemble de faits scientifiques vérifiés, et quantité de lois scientifiques bien validées ».¹

Après la mort de Staline, la gloire de Lyssenko s'évanouit assez rapidement et ses idées rencontrèrent une opposition de plus en plus forte. Dès 1954, les journaux les plus importants demandaient que ses théories soient réexamines et soumises à une discussion libre. On l'accusa même d'avoir causé de grands dommages à l'agriculture. En 1956, il démissionna de la présidence de l'Académie Lénine des Sciences agricoles. Les biologistes reprirent leurs travaux avec plus de liberté. « On ne devait pas mettre en cause ouvertement le principe mitchourinien de l'hérédité des caractères acquis, mais sous le couvert d'une ou deux citations d'Engels, on pouvait discuter le mécanisme de l'hérédité et publier des études prouvant que la génétique chromosomique occidentale n'était nullement un ramassis d'absurdités. »

Toutefois, les biologistes apprirent bientôt que la liberté de discussion n'était pas définitivement acquise et qu'il restait dangereux de s'opposer aux idées de Lyssenko. Dès avril 1957, trois discours de Khroutchcov contenaient des louanges à son adresse et le défendaient contre les attaques de ses collègues. En août 1958, « à la suite d'un article de la *Revue de botanique* qui réfutait ouvertement la thèse de Lyssenko sur l'hérédité des caractères acquis par l'individu sous l'influence du milieu », la répression fut ouverte. Vingt-sept généticiens devaient participer au dixième congrès international de génétique tenu à Montréal à la fin d'août. Une semaine avant l'ouverture, les savants opposés aux vues de Lyssenko commencèrent à s'excuser de ne pouvoir y participer. Neuf seulement, tous des partisans de Lyssenko, s'y rendirent.²

1. Cité par WETTER, dans *La Philosophie du communisme*, pp. 426-427.

2. TURONOTUS DOBZHANSKY, *The Crisis of Soviet Biology*, dans *Continuity and Change in Russian and Soviet Thought*, édité par E. J. SIMMONS, Harvard University Press, 1955, p. 333.

3. JEAN ROSRAND, *Les Grands Courants de la biologie*, pp. 105-106.

¹. *Op. cit.*, pp. 8, 101.

². Renseignements et citations empruntés à l'article d'E. DELMARS, *Le Retour de Lysenko*, dans *Le Contrat social*, mars 1960, pp. 83, 85.

Au congrès sur les problèmes philosophiques des sciences naturelles, tenu à Moscou à la fin d'octobre, un conférencier attaquait la *Revue de botanique* parce qu'elle avait publié certaines critiques des vues de Lyssenko. La *Pravda* faisait de même et accusait les adversaires de Lyssenko « d'alimenter les attaques venimeuses contre la biologie et le régime soviétiques ». À une réunion du Comité central du Parti, Khroutchtchev louangeait Lyssenko, critiquait certains instituts et laboratoires de recherches agricoles pour leurs maigres résultats et pour le caractère spéculatif et chimérique de leur travail. Au sujet de la *Revue de botanique*, il déclarait : « Il faut reviser les cadres. Il est probable que des hommes qui sont contre la science mitchourinienne ont été choisis pour faire partie de la rédaction. Tant qu'ils y resteront, rien ne changera. Il faut les remplacer, mettre à leur place de vrais mitchouriniens. Telle sera la solution radicale de ce problème. » Sur les vingt-et-un membres du comité de rédaction, dix-neuf furent démis de leur fonction. Ainsi s'exerçait la décision du Comité central disant que « les organisations du Parti doivent examiner journallement en connaissance de cause le travail des établissements de recherche scientifique et les aider à résoudre leurs problèmes ». ¹

En 1959, le biologiste Doubinine fut proposé par l'Académie des Sciences comme directeur d'un nouvel institut de cytologie et de génétique. Ce savant avait essayé de concilier la génétique classique avec le matérialisme dialectique. La réaction de Khroutchtchev se traduisit par ces remarques au Comité central :

Les travaux de ce savant n'ont été jusqu'à présent que d'une très mince utilité pour la science et la pratique. Si Doubinine est connu, c'est uniquement par ses articles et discours dirigés contre les thèses théoriques et les recommandations pratiques de l'académicien Lyssenko.

Je ne veux pas m'ériger en juge du différend entre les orientations du travail de ces deux savants. On sait que c'est la pratique, que c'est la vie qui en est juge. Or la

pratique parle en faveur de l'école biologique de Mitchourine et de son continuateur, l'académicien Lyssenko...¹

Comme preuve de sa dernière affirmation, Khroutchtchev rappelle que ce sont des biologistes d'orientation matérialiste, des disciples de Lyssenko, qui ont reçu les prix Lénine. En août 1961, Lyssenko était réélu, à l'unanimité, président de l'Académie Lénine des Sciences agricoles.² Les discours de circonstance le peignirent « comme un savant hors pair, qui a contribué énormément au développement des sciences biologiques et agricoles ».³ Il semble bien que les savants qui ne partagent pas ses vues devront se camoufler et poursuivre leurs recherches sous le couvert de travaux ayant l'apparence d'une utilité pratique immédiate.

Une question surgit immédiatement : pourquoi l'esprit de parti et la philosophie du matérialisme dialectique ont-ils déterminé une intervention aussi brutale dans ces problèmes de biologie ? Aux yeux des chefs communistes, qu'est-ce qui justifiait la pratique supérieure, c'est-à-dire la construction du communisme, de se substituer au critère des faits et d'expéder des biologistes en Sibérie ? L'une des raisons vient de ce que, selon la génétique classique, les modifications subies par le « soma » au cours de la vie d'un individu ne touchent pas sa structure génétique et ne se transmettent pas à ses descendants. Une telle théorie s'accorde difficilement avec les idées d'un régime politique qui s'est assigné la tâche de changer rapidement la nature humaine en modifiant les structures économiques et sociales. Le grand reproche fait à la génétique classique, c'est d'avoir inspiré et fondé l'eugénique, une science que les communistes, en 1955, jugeaient comme une « pseudo-science bourgeoise qui propage des idées réactionnaires sur l'inégalité biologique et intellectuelle des hommes et des races humaines, due, prétend-on, à la différence de leur nature héréditaire immuable... L'eugénique vise à tromper les masses laborieuses et à camoufler les véritables raisons, sociales et économiques, de l'inégalité sous le capitalisme. »⁴

¹ Cité par DELMARS, *Le Retour de Lyssenko*, loc. cit., p. 88.

² Il démissionna au printemps de 1962.

³ Texte reproduit dans *The Current Digest of the Soviet Press*, 6 sept.

⁴ Petit Dictionnaire philosophique, p. 196.

La théorie mitchourinienne apportait aussi la promesse de nombreux résultats pratiques comme, par exemple, la transformation de l'agriculture. Elle prétendait conférer à l'homme le pouvoir d'améliorer rapidement les espèces végétales et animales. Une théorie si utile à la construction du communisme possédait toutes les chances d'être reçue favorablement. De ce point de vue, voici le jugement de Jean Rostand.

Nul doute que la doctrine mitchourinienne ne soit, pour l'heure [1951] tout au moins, plus *optimiste* que la Génétique classique, puisqu'elle tient déjà pour résolu le grand problème du contrôle de l'évolution organique, problème dont la solution n'est encore que rêvée par les partisans de l'école adverse. Le mitchourinisme se fait fort, dès à présent, d'expulser le hasard de la biologie, de commander à l'hérédité, et « d'arracher à la nature ses trésors » au lieu d'attendre qu'elle nous en fasse don.¹

Cette théorie semblait aussi conforme à certains principes de base du marxisme; la liaison de la théorie et de la pratique; l'idée de l'interrelation entre toutes choses; l'idée de la mobilité et de la caducité en toutes choses. L'avant-propos d'un ouvrage de Mitchourine contient précisément certains textes d'Engels sur cette vision dialectique du monde. C'est pourquoi on lui fait gloire d'avoir « éclairé et tranché les problèmes de l'agrobiologie à partir des positions du matérialisme dialectique ». Mais, comme le note Jean Rostand, la question n'est pas de savoir si le mitchourinisme est plus matérialiste, plus dialectique, plus pratique ou plus prometteur que la génétique classique. Il s'agit plutôt de discerner quelle théorie s'appuie sur le plus grand nombre de faits et, par suite, quelle est la meilleure.³

Fait assez étrange, c'est précisément cette théorie de Lyssenko que les communistes ont le plus souvent utilisée pour montrer l'excellence des directives fournies à la science par le matérialisme dialectique, et comme preuve de la correspondance adéquate entre ce dernier et la méthode scientifique. À propos des développements de la biologie

sovietique après la Révolution, Lyssenko déclarait en 1957: « Il fut nécessaire non seulement de développer la recherche biologique, mais aussi de la réorganiser qualitativement, de l'établir sur la seule voie juste, la voie matérialiste. Nos savants ont eu la bonne fortune d'être libéralement guidés dans leurs recherches par la méthode irremplaçable de l'analyse et de la synthèse scientifiques — le matérialisme dialectique, la philosophie marxiste-léniniste. »¹ On a constamment répété que la « nouvelle biologie » montrait « le rôle créateur du matérialisme dialectique dans le travail de recherche » et son importance comme « source théorique vivifiante pour le développement de la biologie ». D'après le biologiste Oparine,

toute l'histoire de la biologie montre combien fécond est le mode matérialiste d'étude de la nature vivante, combien pleinement il nous découvre la nature de la vie et nous permet de transformer conscientement et de façon orientée la nature vivante pour le bien de l'homme. Ceci se trouve illustré d'une façon particulièrement brillante par les travaux des biologistes mitchouriniens soviétiques. Sur la base des conceptions matérialistes conséquentes, non seulement ceux-ci interprètent les phénomènes d'une manière rationnelle mais, en collaboration étroite avec les praticiens, ils transforment audacieusement la nature vivante; et il existe en URSS des conditions inconnues jusqu'à présent dans l'histoire de l'humanité pour ces travaux.²

D'autre part, la théorie de Lyssenko entraînait elle-même comme partie intégrante dans la doctrine communiste. Après la session d'août 1948, la *Pravda* déclarait que la biologie de Mitchourine « représente l'un des éléments les plus importants dans la base scientifique de la conception marxiste-léniniste du monde ».³

Toutes ces affirmations sonnent étrangement faux si l'on songe aux jugements, cités plus haut, de Rostand, Huxley et Dobzhansky, et aux faits historiques suivants: les torts causés à la biologie en Russie et les persécutions que de grands savants ont dû subir. La théorie de Lyssenko

1. *Les Grands Courants de la biologie*, p. 89.

2. *Petit Dictionnaire philosophique*, p. 404.

3. Cf. op. cit., p. 89.

1. Texte reproduit dans *The Current Digest of the Soviet Press*, 15 janv. 1958, p. 6.

2. A. I. Oparine, *La Vie*, article reproduit dans *Questions scientifiques*, Les Editions de la Nouvelle Critique, 1953, T. 2, p. 14.

3. Cité par WETTER, *Dialectical Materialism*, p. 464.

fournit d'une part, un bien mauvais exemple de la valeur du matérialisme dialectique comme méthode scientifique, et, d'autre part, une bien mauvaise preuve de la solidité d'une doctrine générale qui s'appuie sur des fondements aussi chancelants.

L'influence de la philosophie marxiste et de l'esprit de parti sur les questions de cosmologie s'est faite plus discrète qu'en biologie. Pourtant, là aussi, elle en vint à déterminer la disparition de certains savants. Il est même certain qu'elle se poursuivra plus longtemps et manifestera beaucoup plus de ténacité. En effet, certains problèmes de cosmologie ont une relation très étroite à plusieurs thèses capitales de la philosophie marxiste. Commencée en 1932, avec des points culminants en 1938 et en 1948, cette influence se poursuit encore de nos jours. La théorie d'un univers fini et sans bornes proposée par Einstein, et ses développements avec Jeans, Lemaître, Eddington, ont constitué la cible des attaques inspirées de la philosophie marxiste.

Pourquoi les gardiens de cette philosophie portent-ils une attention si soutenue et si vigilante aux théories cosmologiques ? C'est que la conception marxiste de l'univers contient des affirmations très nettes concernant l'infinité du temps, l'infini de la matière, la possibilité de la création, les cycles éternels dans l'évolution du monde, etc. Bien que la solution de certains de ces problèmes échappe à la pure science expérimentale, il arrive que les théories cosmologiques semblent favoriser soit l'affirmative, soit la négative. De là la vigilance dont les communistes font preuve à leur égard.

Engels croit que la physique et l'astronomie ont obtenu des résultats qui indiquent nécessairement, comme conclusion ultime de la science, « le cycle éternel de la matière en mouvement. »¹ Ce mouvement indestructible ne comprend pas seulement le simple mouvement mécanique, le simple changement de lieu; il englobe aussi « la chaleur et la lumière, la tension électrique et magnétique, la combinaison

et la dissociation chimiques, la vie et finalement la conscience ».²

La matière existe de toute éternité. Peu à peu, son mouvement a engendré la variété et la complexité: la cha-
leur, la lumière, la vie et même la conscience sont apparues. Croire que ces différenciations puissent disparaître un jour, pour ne laisser à la matière que le pur mouvement local comme c'était le cas au début, « c'est affirmer que la matière est périsable et le mouvement transitoire ». En effet,

l'indestructibilité du mouvement ne peut pas être conçue d'une façon seulement quantitative, elle doit l'être aussi de façon qualitative; une matière dont le pur changement mécanique de lieu porte certes en elle la possibilité de se convertir, dans des conditions favorables, en chaleur, électricité, action chimique, vie, mais qui n'est pas capable de créer à partir d'elle-même ces conditions, une telle matière a perdu au mouvement; un mouvement qui a perdu la faculté de se métamorphoser dans les diverses formes qui lui échoient a certes encore de la *dynamis*, mais il n'a plus d'*énergie*, et il a donc été en partie détruit. Or l'un et l'autre sont inconcevables.³

Par contre, notre système solaire est voué à la mort. Les planètes refroidies tomberont sur le soleil. « ... Au lieu du système solaire harmonieusement distribué, lumineux et chaud, il n'y aura plus qu'une sphère froide et morte, poursuivant sa route solitaire à travers l'espace ». Cependant, en raison de l'indestructibilité, même qualitative, du mouvement, les transformations qui ont amené la formation de notre système solaire vont se reproduire un jour. La voie qu'elles suivront reste inconnue; mais comme elles étaient « *inhérentes par nature* à la matière en mouvement », elles se reproduiront nécessairement.

Mais ici, ou bien il nous faut recourir au Créateur, ou bien nous sommes obligés de conclure que la matière première incandescente des systèmes solaires de notre univers a été produite naturellement, par des transformations du mouvement qui sont *inhérentes par nature* à la matière en mouvement et dont, par conséquent, les conditions doivent être reproduites aussi par la matière, même si ce n'est que

1. *Dialectique de la nature*, p. 37.

1. *Ibid.*, p. 43.

2. *Dialectique de la nature*, p. 44. Voir aussi *Anti-Dühring*, p. 92.

dans des millions et des millions d'années et plus ou moins par hasard, mais avec la nécessité qui est aussi inhérente au hasard.¹

Croire le contraire, c'est nier l'indestructibilité du mouvement. En effet, « à l'exception d'une portion infiniment petite, la chaleur des innombrables soleils de notre univers se perd dans l'espace sans réussir à éléver la température de l'espace, ne fût-ce que d'un millionième de degré centigrade ». Que cette chaleur se soit épuisée, qu'elle ait pratiquement cessé d'exister, qu'elle ne subsiste que « théoriquement » du fait que l'espace s'est réchauffé d'une valeur infime, cette supposition nie l'indestructibilité du mouvement. Il faut donc conclure que la chaleur va se concentrer de nouveau, redevenir active, les soleils morts se reconvertisant en nébuleuse incandesccente.²

En résumé, la mort thermique de notre système solaire est inévitable. Cependant, la matière reste éternellement la même et aucun de ses attributs ne peut jamais se perdre. Comme on le voit dans le texte reproduit ci-dessous, la matière reformera donc un jour un système solaire et sa « floraison suprême », l'esprit pensant.³

Du fait que les énergies d'espèces différentes se transforment l'une en l'autre sans qu'il se produise aucune perte de force, Engels en arrive à conclure au cycle éternel de la matière en mouvement. Les progrès des sciences expérimentales vers 1850 avaient démontré, dit-il, que la nature entière « consiste en une naissance et une mort éternelles ». Il n'est rien d'éternel, « sinon la matière en éternel changement, en éternel mouvement, et les lois selon lesquelles elle se meut et elle change ». En outre, la succession infinie des mondes et le nombre infini des mondes dans l'espace infini vont de pair. « Du reste, la succession des mondes éternellement répétée dans le temps infini n'est que le complément logique de la coexistence de mondes innombrables dans l'espace infini. »⁴

Engels se préoccupe avant tout d'écartier toute théorie scientifique qui admet un commencement pour les choses et qui, par suite, fait songer à l'action d'un créateur. Il reproche à la science du xixe et de la première moitié du xixe siècle de chercher et de trouver comme principe ultime une impulsion venant de l'extérieur.¹ Les principes de la conservation et de la transformation de l'énergie rendent cette impulsion extérieure, ou Dieu, inutile. Engels considère aussi comme absurde toute tentative d'appliquer à l'univers dans son entier la seconde loi de la thermodynamique, le principe de Clausius, selon laquelle l'énergie se dégrade, parce qu'une telle loi impliquerait, croit-il, la nécessité d'un créateur.²

En posant l'infini du temps, de l'espace et de la matière, en conférant à celle-ci la possibilité de produire un nombre infini de formes variées, Engels croit possible de soutenir que l'univers ne vieillit pas et de rejeter la nécessité d'un acte créateur à son origine. L'évolution ne suivra pas, pour l'univers entier, la direction indiquée par le principe de Clausius. Ce dernier, croit-on, régit des secteurs résolument à son extrapolation à l'univers tout entier.

Ces différents éléments d'une conception matérialiste et dialectique du cosmos guident l'établissement d'une ligne de parti. Ils déterminent des voies dont les savants soviétiques pourront difficilement s'écartier. Ils confèrent un caractère particulier aux théories cosmologiques. Ce caractère résulte des présuppositions que nous avons déjà rencontrées et qui se résument comme suit: l'univers est infini dans l'espace et éternel dans la durée; tout mouvement et toute matière sont indestructibles et inépuisables, sans commencement ni fin; l'univers en son entier ne peut pas vieillir ou s'user à la façon d'un mécanisme quelconque; les lois qui régissent des secteurs limités ne doivent pas être extrapolées à l'univers en son entier. Armés du matérialisme dialectique, les philosophes montent la garde, prêts à intercepter toute théorie non conforme à l'un ou à l'autre de ces principes.

1. *Ibid.*, p. 44.

2. *Diélectique de la nature*, p. 45. Voir aussi p. 291.

3. Cf. p. 433 — « En réalité, c'est de par sa nature même que la matière parvient à former des êtres pensants, et, par suite, cela se produit toujours nécessairement, là où les conditions (qui ne sont pas obligatoirement partout et toujours les mêmes) en sont données. » *Diélectique de la nature*, p. 210.

4. *Diélectique de la nature*, pp. 38, 46, 45. Sur l'infini qui, pour Engels, « est une contradiction », voir *Anti-Dühring*, p. 84.

1. *Diélectique de la nature*, p. 33.

2. *Ibid.*, pp. 291-292.

Jusqu'à Einstein, certains savants considéraient l'univers comme infini dans le temps et dans l'espace. Parce qu'elle exigeait des hypothèses trop compliquées et semblait contredire l'expérience, Einstein abandonna l'idée d'un univers infini dans l'espace. Il appliqua les théories de Riemann qui conçoit ce dernier comme fini et sans bornes. Le cosmos « a un volume fini, mesurable; et donc, si d'un point comme centre on mène dans toutes les directions des rayons d'une certaine longueur, — mettons dix milliards d'années lumière par exemple, — la sphère constituée de tous ces rayons comprend tout l'espace. Et cependant ce volume fini est sans frontière, tous les points en sont équivalents et nulle part on ne peut rencontrer un obstacle qui empêche d'aller plus avant. »¹ Cet univers courbe, clos et sans bornes d'Einstein était statique. Les travaux de Friedmann et de Lemaître les conduisirent à imaginer un univers dont le rayon croît constamment, un univers en expansion. Cette hypothèse permettait de rendre compte de certains faits, entre autres, du décalage vers le rouge des raies spectrales des nébuleuses extra-galactiques. Le principe de Doppler dit en effet que les raies spectrales venant d'une source qui s'éloigne de l'observateur se déplacent vers l'extrémité rouge du spectre.

L'image de ce monde en expansion se complète à l'aide de certaines lois naturelles qui indiquent dans quelle direction il évolue. Un principe de la physique dit qu'à travers toutes les transformations de la matière la quantité totale d'énergie se conserve et demeure invariable. Par contre, un second principe nous apprend que, tout en se conservant, l'énergie se dégrade et que « les possibilités virtuelles de la matière s'épuisent ». Il s'ensuit

que le monde s'achemine lentement vers la mort par l'égalisation des températures et qu'il s'approche d'un moment où l'énergie, toujours conservée mais de plus en plus parfaitement égalisée, deviendra parfaitement inutile, parfaitement incapable de ce qu'elle pouvait lorsqu'elle était plus différenciée. Ce principe trouve aussi son expression dans une grandeur mathématique, c'est l'entropie, quantité qui ne peut que croître, quantité qui augmente sans cesse en mesurant le vieillissement de l'univers.²

Puisque l'on suppose l'univers en expansion, on doit admettre qu'à un moment donné il se trouvait dans un état de très grande concentration. En remontant dans le passé, on atteint des dimensions de plus en plus restreintes, un moment où le rayon du monde était astronomiquement petit, un atome primitif où toute l'énergie était concentrée.¹ Malgré ses imperfections, cette théorie relativiste rend compte de plusieurs faits et explique d'une façon cohérente l'évolution de l'univers. C'est donc une bonne théorie. Toutefois, comme elle pose un univers fini dans l'espace, un univers qui tend vers une mort thermique et, avec l'atome primitif, un commencement qui suggère à quelques-uns l'idée de création, elle s'oppose aux conceptions d'Engels et, partant, à la ligne de parti communiste.

Celle-ci écarte également les théories d'un univers en oscillation, c'est-à-dire soumis tour à tour à des phases d'expansion et de contraction. Elles sont tout à fait inadmissibles, dit-on, et complètement en désaccord avec le matérialisme dialectique puisqu'elles conduisent « soit à assumer un acte de création, soit à présupposer l'apparition de nouveaux corps matériels et d'un nouvel espace au cours de l'expansion de l'univers, et leur destruction et anéantissement durant la phase de contraction. Il est évident que ces deux suppositions sont antiscientifiques, antidiialectiques et conduisent à un papisme non déguisé. »²

En 1937, le Parti fit l'examen des sciences cosmologiques et découvrit que ce secteur regorgeait d'*« ennemis du peuple »*. Au moins une demi-douzaine de savants furent réprimandés et disparurent. L'année suivante, plusieurs groupes d'astronomes endossaient la position du matérialisme dialectique et déclaraient que les cosmologies matérialistes devraient accepter l'idée d'un univers infini dans l'espace et dans le temps. En 1948, ils réaffirmaient leurs positions. Par la suite, les journaux et les revues de vulgarisation scientifique publièrent nombre d'articles qui mêlaient l'idéologie à la cosmologie et dénonçaient comme impérialistes, religieuses, bourgeoises et antiscientifiques les

¹. GEORGE LEMAÎTRE, *L'Univers*, Louvain, Nauwelaerts, 1951, p. 23.

². *Ibid.*, p. 59.

¹. Cf. *ibid.*, p. 62.

². N. P. BAKABASHEV, cité par WERTER, *op. cit.*, p. 438.

théories d'un univers fini dans l'espace et dans le temps.¹ Tout récemment encore, on critiquait en ces termes la théorie de l'expansion de l'univers: « Il n'est pas douteux que la théorie de Lemaître traduit une opinion religieuse et idéaliste tendant à ressusciter sous forme scientifique le mythe de la création du monde et, ainsi, à réconcilier la science et la religion. » Elle fut « une tentative pour remettre la science au service de la théologie dans le domaine des questions cosmologiques ». C'est « un type classique des théories que Lénine met au compte de ce qu'il appelle l'idéalisme physique ».²

Quant aux effets de la philosophie communiste sur l'astronomie soviétique, nous nous en remettons au jugement de M. Mikulak. Les modèles cosmologiques proposés par les astronomes soviétiques se conforment aux principes suivants: l'infini de l'espace et du temps; l'incréabilité et l'indestructibilité de la matière; l'impossibilité d'une mort thermique de l'univers; l'impossibilité d'étudier l'univers dans son entier au moyen de l'extrapolation. Les contributions positives à une théorie d'un univers de type infini restent maigres; les astronomes préfèrent s'adonner à des recherches empiriques et se défient de certains problèmes. « Leur peu d'empressement à aborder des problèmes astronomiques épineux, leur tendance générale à s'en tenir aux voies déjà consacrées et à éviter les spéculations, tout cela semble avoir une origine commune: l'imposition de la philosophie matérialiste dialectique aux astronomes soviétiques par les autorités du communisme soviétique ».³

La ligne de parti en cosmologie a été illustrée nettement par les attaques de certains intellectuels communistes contre le discours de Pie XII intitulé *Les Preuves de l'existence de Dieu à la lumière de la science moderne*.⁴ Pie XII montrait que des conceptions scientifiques comme l'Expansion de l'univers — conceptions qu'il ne faut pas, disait-il lui-même, considérer comme définitives et absolues — indiquaient un

commencement pour le monde. Un marxiste découvre là un effort du Saint-Siège pour confisquer la science « au profit de la classe rétrograde, . . . au profit de l'idéologie capitaliste, au profit simplement de l'impérialisme ».¹ Un autre soutient que l'attitude du pape

n'a été possible aujourd'hui qu'en raison de la décadence idéologique d'une classe qui se sent condamnée. Ce sont d'autentiques savants de la bourgeoisie, indignes successeurs des Galilée, des Buffon et des Laplace, qui ont préparé pour l'Eglise toute l'argumentation où elle a pu puiser, tandis qu'à l'Est, au contraire, les représentants de la classe ascendante, les savants de la nouvelle société socialiste continuaient victorieusement le combat pour la Science sur les bases éprouvées du marxisme-léninisme.²

Notons que l'expression « indignes successeurs » ne désigne personne d'autre qu'Einstein, Eddington et Lemaître. La théorie de l'expansion de l'univers à partir d'un instant initial et d'un atome primitif est jugée comme « un échafaudage d'hypothèses dont la fausseté saute aux yeux à la moindre étude objective et sérieuse », comme une théorie établie sans référence stricte aux données scientifiques. Elle « résulte de ce procédé d'extrapolation abusive qui utilisent si souvent les idéalistes et fidéistes ».³

En cosmologie, le Parti a donc conféré le statut d'axiomes fondamentaux à des propositions qu'Engels énonçait il y a près d'un siècle. Les savants soviétiques n'ont pas à discuter, mais à prendre comme point de départ l'idée d'un univers infini dans l'espace et dans le temps. Ici encore, tout comme en biologie, le matérialisme dialectique ne se contente pas de jouer le rôle d'une méthodologie; il détermine en outre quelles sont les propositions qui correspondent à la réalité et, partant, quel doit être le contenu de la science prolétarienne. « Les astronomes soviétiques, écrit Ambartsumian, fondent leur conception du monde sur le matérialisme dialectique. »⁴ Ce dernier établit des limites que les hypothèses scientifiques ne doivent pas franchir.

¹ Renseignements empruntés à l'article de MAXIM W. MIKULAK, *Soviet Philosophic-Cosmological Thought*, dans *Philosophy of Science*, janv. 1958, p. 39.

² J. LOUIS PELLET, *Matiérialisme et idéalisme dans la cosmologie contemporaine*, art. reproduit dans *Recherches internationales*, oct. 1959, pp. 158, 159, 161.

³ Art. cit., pp. 49-50.

⁴ Loc. cit., p. 36.

Il semble toutefois que, dans la lutte entre les sciences cosmologiques et la philosophie officielle, celle-ci soit obligée de céder du terrain. Depuis 1957, des astronomes soviétiques admettent l'expansion de l'univers, au moins pour la partie que nous connaissons. Même certains philosophes parlaient aujourd'hui de la possibilité que la masse totale de l'univers soit finie. E. Kolman déclarait à un congrès de cosmologie que celui qui, sur la question de l'éternité de l'univers, cite Engels comme une autorité doit se rappeler que cette conclusion se base sur la science astronomique d'il y a près d'un siècle. Il est grand temps, croit-il, que les philosophes abandonnent la tendance à régler les difficiles questions scientifiques en se contentant d'y attacher des étiquettes, au lieu de faire appel à de solides connaissances.¹

Les communistes ont longtemps considéré la théorie de la relativité avec méfiance et dirigé contre elle de dures attaques. Celles-ci visaient non seulement les conclusions philosophiques que certains en déduisaient, mais même le contenu physique de la théorie, ses principes et ses conséquences. Mais personne ne pouvait nier les confirmations expérimentales de la Relativité, ni sa fécondité. Une discussion commencée en 1951, dans la revue *Questions de philosophie*, s'est terminée par une victoire des savants sur les philosophes. Au cours du débat, un physicien russe, V. A. Fok, déclarait : « En nous demandant de rejeter l'un des résultats les plus importants de la physique de notre siècle, ... les adversaires de la Relativité conduisent nos savants et nos étudiants sur une fausse route. Et ce qui soulève particulièrement notre indignation, c'est de voir que leurs opinions réactionnaires et antiscientifiques sont présentées au nom du matérialisme dialectique. »²

L'académicien Maksimov, directeur de la revue et principal adversaire de la Relativité, fut démis de son poste et accusé d'avoir entretenu des vues nihilistes sur l'une des plus importantes découvertes de la physique moderne.

La théorie que l'on attaquait au nom du matérialisme dialectique est aujourd'hui proposée comme une brillante confirmation de cette même position philosophique.

Du point de vue philosophique, la relativité confirme une thèse essentielle du matérialisme dialectique selon lequel le temps et l'espace (pris dans leur unité) sont des formes objectives d'existence de la matière.

En reliant la masse et l'énergie, et en faisant dépendre les propriétés métriques de l'espace de la présence de matière en son sein, la théorie de la relativité apporte confirmation à cette autre thèse matérialiste dialectique que la matière et le mouvement sont inséparables et que les divers aspects de la réalité matérielle sont reliés et se conditionnent mutuellement.¹

Ce revirement brusque illustre une fois de plus l'inéptie des prétentions du matérialisme dialectique à servir de guide à la science ou à trouver en elle une confirmation. Les oppositions se changent trop rapidement en concordances. D'ailleurs, des affirmations comme celles du lien entre la matière et le mouvement, le temps et l'espace, n'ont rien de spécifiquement communiste. De plus, la Relativité n'a rien à dire en faveur des axiomes de base du matérialisme, la non-existence de Dieu, la matérialité de l'esprit humain, etc.

L'influence de la ligne de parti s'est fait sentir aussi en psychologie, en physiologie, en médecine, voire même jusqu'en paléontologie.² Un article de la *Pravda* attaquait en ces termes le directeur de l'Institut de paléontologie : « Séparé des tâches pratiques de l'économie nationale et oublié des principes fondamentaux de la science de parti, le travail de l'Institut est souvent tombé sous l'emprise des théoriciens les plus réactionnaires. »³

Nous venons de voir à l'œuvre, bien sommairement il est vrai, l'esprit de parti comme élément essentiel de la méthode scientifique. Au savant qui doit choisir entre deux théories, il enjoint d'accorder aux dogmes du matérialisme dialectique et aux fins poursuivies par le Parti le rôle de premier critère. C'est la pire des aliénations que la

¹ I. PÉREZ, *Matiérialisme et idéalisme dans la cosmologie contemporaine*, article reproduit dans *Recherches internationales*, oct. 1959, p. 168.

² Voir l'ouvrage déjà cité, *Soviet Science: Werner, Dialectical Materialism; Joravsky, Soviet Marxism and Natural Science, 1917-1932*, New-York, Praeger, 1958; Columbia University Press, 1961.

¹ Cité dans *Soviet Survey*, juil.-sept. 1961.

² Cité par Siegfried MULIER-MANKUS, *Diamat and Einstein*, dans *Soviet Survey*, juil.-sept., 1961, p. 73.

³ Cité dans *Soviet Science*, p. 105.

science puisse subir. Les remarques précédentes sur la pensée traditionnelle des savants concernant les véritables critères scientifiques, le rappel de certaines aventures récentes de la science en Russie montrent l'incompatibilité totale entre l'esprit de parti et la méthode scientifique. Leur réunion a engendré un monstre, la science de parti, qui n'a subsisté que parce que des chefs politiques avaient les moyens de forcer les savants à reconnaître, en paroles tout au moins, son existence. Les luttes poursuivies par un grand nombre de savants pour échapper au joug de la philosophie officielle indiquent qu'ils considéraient la « nouvelle méthode » comme fausse dans sa nature et nocive dans ses résultats. Eux aussi savaient qu'elle marque une rupture avec toute la tradition scientifique, depuis Aristote jusqu'à Claude Bernard et Einstein.

Il est certain que les théories d'Eddington, de Lemaître, de Morgan et d'Einstein seront un jour dépassées. Les bonnes théories conduisent précisément à des faits qui les obligent à évoluer. De là à les mépriser en utilisant des termes empruntés à la lutte de classes, à croire qu'elles furent inventées pour étayer une mauvaise organisation sociale, il y a un abîme qu'un intellectuel honnête ne franchit pas. La manie de refaire l'histoire pour montrer que les « bons » savants appliquaient, inconsciemment tout au moins, le principe de l'esprit de parti et que les « mauvais » le méprisaient, dégénère en fumisterie. La remarque mordante de Jean Rostand s'applique en plein ici: « Marxistes — Les grands hommes qu'ils vantent, on frémît en songeant à ce qu'ils en eussent fait s'ils avaient pu les expurger à leur guise. »¹

Faut-il renoncer à l'idée que nous nous faisions jusqu'ici de la souveraineté de la science et admettre que les travaux du laboratoire soient désormais soumis au contrôle d'une philosophie politique et sociale? Faut-il accepter que l'Etat s'arrogue le droit de « dicter la recevabilité scientifique des théories ou des branches de la science » et que celle-ci, devenant *ancilla idéologie*, se laisse imposer une vérité officielle au lieu de garder toute sa franchise d'allure dans la poursuite de la vérité? ...

On sait, en effet, qu'une grande querelle divise aujourd'hui la biologie. Groupés autour du botaniste Lysenko, disciple de Mitchourine, les soviétiques attaquent, avec une véhémence singulière, les conceptions classiques de l'hérédité, qu'ils qualifient de « mendélo-morganniennes » parce qu'elles se sont développées à partir des travaux fondamentaux du prêtre tchèque Mendel et du naturaliste américain Thomas Hunt Morgan.

Suivant ces conceptions, l'hérédité organique a pour organe principal certaines particules du noyau cellulaire, les *chromosomes*, eux-mêmes formés d'unités plus petites, les *gènes*: c'est par le mécanisme de la distribution des chromosomes qu'on explique les lois de la transmission des caractères (loi de Mendel). En outre, l'expérience ayant révélé que les caractères acquis par les parents ne se transmettent pas à la descendance, on s'efforce de rendre compte de l'évolution par les seules variations héréditaires qu'on ait constatées de façon certaine, à savoir les *mutations*. De ces mutations, l'on peut augmenter la fréquence par l'action de procédés artificiels (rayons X, yperite, etc.); mais on ne peut, pour l'instant, provoquer à volonté telle ou telle mutation qu'on souhaiterait d'obtenir.

Quant aux « mitchouriniens », ils soutiennent qu'il n'y a pas d'organe principal de l'hérédité, qu'il n'y a même pas, à proprement parler, de mécanisme de l'hérédité, que les lois de Mendel sont illusoires, que les caractères acquis se transmettent à la descendance, et que, précisément, l'évolution s'est accomplie au moyen de telles variations acquises, soit sous l'influence des conditions extérieures, soit sous l'effet de croisements raciaux capables de produire un « ébranlement de l'hérédité ».

On peut dire, en gros, que le mitchourinisme rejette tout l'apport de la Génétique moderne pour renouer avec une sorte

Textes choisis

SOUVERAINETÉ DU VRAI

JEAN ROSTAND

¹ *Carnet d'un biologiste*, p. 112.

Le mendélo-morganisme s'appuie sur un ensemble cohérent de faits positifs, accumulés au cours d'un demi-siècle de recherches précises et conscientieuses; il a démontré la validité de ses conceptions générales par sa merveilleuse fécondité, qu'attestent d'innombrables découvertes en tous les domaines (biologie proprement dite, médecine, bactériologie, agriculture, etc.).

Le mitchourinisme se fonde sur des expériences relativement récentes, qui n'ont été encore reproduites par aucune autre école de chercheurs, et dont le moins qu'on puisse dire est que l'interprétation en est extrêmement douteuse puisque leurs auteurs ont délibérément fait fi des précautions qui eussent été nécessaires pour les rendre persuasives (emploi de lignées pures, pratique de l'analyse statistique, etc.). Il semble bien, dès à présent, que les résultats annoncés puissent recevoir une interprétation conforme aux conceptions classiques et, alors même qu'ils impliqueraient quelque nouveauté valable, il ne s'ensuivrait aucunement que tout l'édifice de la Génétique mendélo-morganienne en soit ébranlé.

Mais ce n'est pas ici le lieu de faire une critique du mitchourinisme, et, d'ailleurs, là n'est pas la question... L'important n'est pas de savoir quelle part de vérité il pourrait y avoir dans les affirmations des mitchouriniens; ce qui importe, ce qui compte dans ce débat, ce qui lui confère une signification générale, par quoi il déborde la biologie et concerne non seulement tout homme de science, mais tout homme de pensée, c'est que les mitchouriniens, pour défendre leur position, font appel à des arguments de doctrine et de tendance bien plus qu'à des arguments de fait. Eux seuls, prétendent-ils, représentent la bonne, la saine, la véritable science, matérialiste et marxiste, dénudée d'idéalisme, de métaphysique, nettoyée d'esprit réactionnaire et bourgeois. Les Mendélo-morganiens sont des « dégradiateurs » de la science, des « obscurantistes », des complices de la « pourriture réactionnaire », des traîtres au peuple et à la nation; on ne discute pas avec eux (la discussion n'est possible que « dans le cadre du mitchourinisme »), on les dénonce et on les combat.

Outre que l'on ne voit vraiment pas pourquoi il serait réactionnaire et bourgeois de croire à l'intransmissibilité de l'acquis, pourquoи il serait idéaliste de donner à l'hérédité la base matérielle des gènes et des chromosomes, comment ne pas s'alarmer... en voyant ainsi se constituer, à notre époque, une orthodoxie scientifique officielle, en voyant s'installer une science d'Etat, promulgant une Vérité d'Etat.

Quelque effort qu'on puisse faire pour tâcher de comprendre cette nouvelle façon de traiter la science, comment penserait-on que ce climat de dogmatisme et de foi — avec tout ce qu'il

comporte d'injure, d'anathème, de fulmination, d'excommunication, d'adjuration! — puisse être favorable à la recherche honnête de la vérité? Comme dit excellemment Albert Bayet, dans un récent article des *Lettres françaises* (2 février 1950): « S'il est un domaine au sein duquel la liberté doive régner sans partage, c'est le domaine de la science. La seule idée qu'un ministre, en tant que tel, prenne parti pour ou contre la relativité, pour ou contre le quantisme, pour ou contre la mécanique ondulatoire, a, dans notre république libérale, quelque chose de risible. »

Hélas! ce « quelque chose de risible » se réalise en ce moment dans un grand pays, et le spectacle en est d'autant plus affligeant que ce pays se tenait jusqu'ici à un niveau scientifique très élevé et qu'il comptait naguère plusieurs généticiens de tout premier ordre (Vaviloff, Karpechchenko, Dubinin, etc.).

Aucune convenance politique ne saurait justifier, à nos yeux, à recevoir le cinglant démenti des faits naturels. On peut bien, par des moyens d'autorité et de coercition, entreprendre sur les modes d'expression artistique; on peut expulser le formalisme de la littérature, l'abstraction de la peinture et la discordance de la musique; peut-être ainsi même suscitera-t-on la genèse d'une nouvelle sorte de beauté; mais on ne peut agir sur l'intimité des phénomènes biologiques et faire que les gènes n'existent pas s'ils existent, que les caractères acquis se transmettent s'ils ne se transmettent pas.

La seule chose qu'un dictateur ne peut pas dicter, c'est la vérité.¹

LOUIS PASTEUR VU DANS LA PERSPECTIVE MARXISTE

JEAN ROSTAND

La nouvelle a récemment couru dans la grande presse [écrit en 1951] qu'un chercheur soviétique, le docteur Bochian, avait ruiné les conclusions de Pasteur en faisant apparaître des virus vivants à partir de substances inertes. On est allé jusqu'à écrire qu'il avait « recréé la vie »... Et, certes, il y aurait là de quoi faire battre le cœur de tout biologiste si déjà, tant de fois, l'on n'avait dû déchanter à la suite de déclarations analogues. C'est, dans l'histoire des sciences de la vie, un chapitre majeur que celui où l'on voit sans cesse reculer, sous la pression des faits expérimentaux, la croyance à une géné-

1. *Les Grands Courants de la biologie*, pp. 103-108.

ration spontanée des êtres vivants. Une telle croyance est, en effet, primitive. Les naturalistes de l'antiquité ne doutaient pas que les souris ne naissent du vieux froment, et les grenouilles du linon des marais. Au xixe siècle, on croit encore que les mouches naissent de la viande putréfiée. Plus tard, le « spontanisme » se réfugiera dans le monde microscopique, et l'on affirmera successivement la génération spontanée des infusoires, celle des microbes, enfin celle des infra-microbes ou virus, qui sont, à l'heure actuelle, les ultimes représentants du monde animé...

L'obstination des spontanistes prend principalement sa source dans le désir philosophique, par lui-même fort légitime, d'unifier en fin de compte les phénomènes naturels. Sans doute serait-il plus confortable pour l'esprit de voir tomber la barrière entre le vital et l'inerte, mais on ne peut, en l'occurrence, que prendre leçon des données de la science, et, dans cette question plus que dans toute autre, il convient de ne point se laisser obnubiler par les voeux de l'esprit et de savoir préférer ce qui est à ce qui devrait être...

Il appartiendra au seul avenir de juger les résultats expérimentaux et les « convictions » du docteur Bochian, mais il est bien permis, dès maintenant, de marquer quelque étonnement devant la manière dont ce microbiologiste apprécie le rôle historique du grand Pasteur:

« Nombre de savants matérialistes du xixe siècle contestèrent l'affirmation idéaliste de Pasteur, qui justifiait la version de la création unique, divine, de la vie. Au nombre des partisans acharnés de l'hétérogénéité — la doctrine de la génération spontanée du vivant à partir de l'inanimé — se trouvait D. I. Pissarev, qui considérait que tous les efforts de l'Institut de Paris pour étouffer par tous les moyens la théorie de l'hétérogénéité se termineraient tôt ou tard par un fiasco total.

L'acceptation par la science des conclusions de Pasteur tarda de près de cent ans la solution correcte du problème de la naissance et de la conservation de la vie... »

Ainsi, le docteur Bochian déplore que, dans la grande querelle de la génération spontanée, ce soit Pasteur qui ait triomphé... Il fait gloire à son compatriote Pissarev d'avoir été dans le camp des hétérogénistes, aux côtés des Pouchet, des Fremy, des Onimus, des Trécul, des Béchamp... Ainsi, la magnifique victoire des idées pastoriennes, l'avènement de la « théorie des germes » et l'immense révolution qui en devaient résulter pour la médecine, pour l'hygiène, la chirurgie, pour l'industrie, il n'y voit qu'une fâcheuse défaite. Les techniques bactériologiques, les méthodes de stérilisation et d'ensemencement,

lumière dans un domaine où les préjugés hétérogénistes entraînaient l'obscurité et la confusion, tout cela qui, de toute manière, et quelque tourneur que puisse prendre demain le destin de la microbiologie, a permis à cette science de naître, de se développer et de se constituer en discipline rigoureuse, tout cela sans quoi nous ne saurions pas aujourd'hui ce que c'est que microbe et ce que c'est que virus, tout cela sans quoi le docteur Bochian eût été bien empêché de conduire ses propres recherches et de prétendre même à fournir la preuve de ce qu'il avance, tout cela n'aurait servi qu'à entraver la marche de la science...

Une telle affirmation rejoint celle des « mitchouriniens » quand ils qualifient d'obscurantistes et de « dégradiateurs de la biologie » des savants comme Johann Mendel et Thomas Hunt Morgan, créateurs de la science de l'hérédité.

Je ne sais s'il faudra nous habituer de plus en plus, comme dit M. Ernest Kahane, à « accueillir les surprenantes découvertes soviétiques », fruit d'un régime « porteur d'une idéologie adaptée à la nature des choses »; mais je sais qu'il nous faut, hélas ! nous habituer, de la part des savants de ce régime — et précisément parce qu'ils sont trop assurés d'appréhender « la nature des choses » — à une certaine façon de juger sommaire, partielle, tendancieuse, à une certaine façon de déformante et systématique d'interpréter l'évolution des idées. Déjà, du temps de Pasteur, l'idéologie et la politique s'efforçaient de pénétrer au laboratoire; les partis avancés soutenaient la cause de l'hétérogénéité sous prétexte que nier la génération spontanée, c'était vouloir sauvegarder un miracle créateur; ils défendaient de mauvaises expériences au nom d'une saine philosophie... On frémait en songeant que, tandis que se construisait la nécessaire théorie des gérances, la science était pu être gouvernée par une idéologie analogue à celle dont se réclame le docteur Bochian: elle n'eût point manqué de préférer le galimatias de Pouchet et les fantasmagories de Béchamp aux claires démonstrations de Louis Pasteur.

Ces démonstrations, encore valables de nos jours, ne démontaient rien, quoi qu'on dise, aux convictions spiritualistes de Pasteur, à ses préjugés « idéalistes » et « bourgeois ». Rien n'autorise à penser que le grand savant ait connu d'autre souci que celui de la recherche du vrai et suivi d'autre guide que la seule méthode scientifique. Au début de ses travaux, Pasteur, ne l'oubliions pas, s'efforce, lui aussi, d'obtenir la génération spontanée, il conçoit le rêve, suprêmement audacieux, de créer artificiellement la vie en utilisant les forces de dissymétrie moléculaire. Si, au cours de son œuvre, il en vient à dénier catégoriquement à la matière le pouvoir de s'organiser en

vie », c'est tout simplement qu'il s'est laissé instruire, édifier par les faits; c'est qu'il a su interroger la nature comme aucun n'avait su le faire avant lui, c'est qu'il s'est entouré de précautions auxquelles personne avant lui n'avait songé, c'est qu'il travaille plus proprement, plus soigneusement, plus finement que ses adversaires, c'est qu'il s'entend à démêler les innombrables causes d'erreurs qui entourent les expériences de ces derniers, c'est qu'il use de techniques neuves qu'il a lui-même créées en les empruntant — ce chimiste — à des disciplines plus avancées que la biologie.

Les expériences de Pasteur ne laissaient place à aucune autre induction que la sienne. Aussi bien, les magnifiques applications de la « théorie des germes » dans le domaine de la médecine, de l'hygiène, de la chirurgie, et, plus généralement, dans tout le champ des sciences naturelles, sont là pour témoigner qu'il avait pleinement raison contre ses adversaires, du moins — et lui-même il n'a jamais prétendu autre chose — dans les conditions où il opérait et eu égard aux êtres microscopiques qu'il avait en vue. Aucune découverte nouvelle ne saurait donc, rétrospectivement, lui donner tort et réhabiliter en quoi que ce soit la thèse de ses contradicteurs. Si demain même il s'avérait qu'on eût créé la vie au laboratoire, l'œuvre pastoriennne n'en souffrirait aucun discrédit: elle n'en resterait pas moins la base nécessaire et inébranlable de tout l'édifice microbiologique.

Pour en revenir aux assertions du docteur Bochian, comment ne pas se souvenir, à leur propos, des déceptions qui ont suivant d'affirmations analogues ? Toute l'histoire de la biologie est jalonnée par les échecs successifs des illusions spontanistes. Sans même évoquer les erreurs grossières des contradicteurs de Pasteur — des Pouchet, des Joly, des Musset, des Onimus, des Trécul, des Fremy —, rappelons les « éobes » de Raphaël Dubois, les « radiobes » de John-Butler Burke, les sphérocristaux de Herrera, les moisisures de Tissot... Quant aux conséquences philosophiques de la « découverte », il sera temps de s'essayer à les tirer quand les faits seront solidement acquis.

Tout ce qu'il faut souhaiter pour l'heure, c'est que la passion idéologique ne retarde pas le moment d'y voir clair pour ceux qui n'aspirent qu'à une meilleure connaissance du vrai. Tout chant ces hautes questions qui mettent en cause le mystère des origines, nous avons à nous défier pareillement du préjugé religieux et d'un excès de zèle matérialiste.

Laissons Dieu et l'idéalisme tranquilles, et attendons les précisions expérimentales.¹

1. *Les Grands Courants de la biologie*, 1951, pp. 255, 256, 263-266.

LE CYCLE ÉTERNEL DE LA MATIÈRE

FRIEDRICH ENGELS

[*Notre système solaire se refroidit. Existe-t-il dans la nature des forces capables de le ramener à l'état de nébuleuse incandescente et de l'éveiller à une vie nouvelle ?*]

Certes, nous ne le savons pas au sens où nous savons que $2 \times 2 = 4$, ou que l'attraction de la matière varie comme le carré de la distance. Cependant, dans la science théorique qui organise autant que possible ses conceptions de la nature en un tout harmonieux et sans laquelle, de notre temps, même l'empiriste le plus indigent d'esprit ne saurait progresser, nous avons souvent à compter avec des grandeurs très imparfaitement connues, et la logique de la pensée a du de tout temps suppléer à l'imperfection des connaissances. La science moderne de la nature a dû emprunter à la philosophie le principe de l'indestructibilité du mouvement; sans lui, elle ne pourrait plus exister. Mais le mouvement de la matière n'est pas seulement le grossier mouvement mécanique, le simple changement de lieu; c'est la chaleur et la lumière, la tension électrique et magnétique, la combinaison et la dissociation chimiques, la vie et finalement la conscience. Dire que la matière pendant toute son existence illimitée dans le temps ne se trouve qu'une seule fois, et pour un temps infinité court au regard de son éternité, en mesure de différencier son mouvement et de déployer ainsi l'entièvre richesse de ce mouvement, dire qu'auparavant et par la suite, elle reste limitée pour l'éternité au seul changement de lieu, — c'est affirmer que la matière est périsable et le mouvement transitoire. L'indestructibilité du mouvement ne peut pas être conçue d'une façon seulement quantitative, elle doit l'être aussi de façon qualitative; une matière dont le pur changement mécanique de lieu porte certes en elle la possibilité de se convertir, dans des conditions favorables, en chaleur, électricité, action chimique, vie, mais qui n'est pas capable de créer à partir d'elle-même ces conditions, une telle matière a perdu du mouvement; un mouvement qui a perdu la faculté de se métamorphoser dans les diverses formes qui lui échoient a certes encore de la *dynamis*, mais il n'a plus d'nergie, et il a donc été en partie détruit. Or l'un et l'autre sont inconcevables.

Ceci, en tout cas, est certain: il fut un temps où la matière de notre univers ille avait transformé en chaleur une telle quantité de mouvement, — de quelle sorte, nous ne le savons pas jusqu'ici, — qu'à partir de là ont pu se développer les systèmes solaires relevant (d'après Maedler) de vingt millions d'étoiles au moins, systèmes dont le déperissement graduel est

également assuré. Comment cette transformation s'est-elle opérée ? Nous ne le savons pas plus que le père Secchi ne sait si le futur *caput mortuum* de notre système solaire se convertira un jour en matière première de systèmes solaires nouveaux. Mais ici, ou bien il nous faut recourir au Créateur, ou bien nous sommes obligés de conclure que la matière première incandescente des systèmes solaires de notre univers-là a été produite naturellement, par des transformations du mouvement qui sont *inhérentes par nature* à la matière en mouvement et dont, par conséquent, les conditions doivent être reproduites aussi par la matière, même si ce n'est que dans des millions et des millions d'années et plus ou moins par hasard, mais avec la nécessité qui est aussi inhérente au hasard.

[*Les soleils diffusent de la chaleur dans l'espace. Supposer que cette chaleur s'est épuisée reviendrait à nier l'indéstricibilité du mouvement.*]

Nous arrivons donc à la conclusion que, d'une façon qu'il appartient aux savants de l'avenir de mettre en lumière, la chaleur rayonnée dans l'espace doit nécessairement avoir la possibilité de se convertir en une autre forme de mouvement, sous laquelle elle peut derechef se concentrer et redevenir active. Ainsi tombe la difficulté essentielle qui s'opposait à la reconversion de soleils morts en nébuleuse incandescente.

Du reste, la succession des mondes éternellement répétée dans le temps infini n'est que le complément logique de la coexistence de mondes innombrables dans l'espace infini ...

C'est dans un cycle éternel que la matière se meut: cycle qui certes n'accomplit sa révolution que dans des durées pour lesquelles notre année terrestre n'est pas une unité de mesure suffisante, cycle dans lequel l'heure du suprême développement, l'heure de la vie organique, et plus encore celle où vivent des êtres ayant conscience d'eux-mêmes et de la nature, est mesurée avec autant de parcimonie que l'espace dans lequel existent la vie et la conscience de soi; cycle dans lequel tout mode fini d'existence de la matière, — fût-il soleil ou nébuleuse, animal singulier ou genre d'animaux, combinaison ou dissociation chimiques, — est également transitoire, et où il n'est rien d'éternel sinon la matière en éternel changement, en éternel mouvement, et les lois selon lesquelles elle se meut et elle change. Mais, quelle que soit la fréquence et quelle que soit l'inexorable rigueur avec lesquelles ce cycle s'accomplit dans le temps et dans l'espace; quel que soit le nombre des millions de soleils et de terres qui naissent et périsse; si longtemps qu'il faille pour que, dans un système solaire, les conditions de la vie organique s'établissent, ne fût-ce que sur une seule planète; si innombrables les êtres organiques qui doivent d'a-

bord apparaître et périr avant qu'il sorte de leur sein des animaux avec un cerveau capable de penser et qu'ils trouvent pour un court laps de temps des conditions propres à leur vie, pour être ensuite exterminés eux aussi sans merci, — nous avons la certitude que, dans toutes ses transformations, la matière reste éternellement la même, qu'aucun de ses attributs ne peut jamais se perdre et que, par conséquent, si elle doit sur terre exterminer un jour, avec une nécessité d'airain, sa floraison suprême, l'esprit pensant, il faut avec la même nécessité que quelque part ailleurs et à une autre heure elle le reproduise.¹